



WILLIAM T. VOLLMANN

**DERNIÈRES NOUVELLES
ET AUTRES NOUVELLES**

TRADUITES DE L'AMÉRICAIN PAR PIERRE DEMARTY



DU MÊME AUTEUR

LES NUITS DU PAPILLON, Robert Laffont, 1998 ; 10-18 n° 3138.
DES PUTES POUR GLORIA, Bourgois, 1999 ; Points-Seuil n° 764.
TREIZE RÉCITS & TREIZE ÉPITAPHES, Bourgois, 1999 ; Points-Seuil n° 935.
RÉCITS ARC-EN-CIEL, Bourgois, 2000.
LA FAMILLE ROYALE, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 743.
LES FUSILS, Le Cherche-Midi, 2006 ; Babel n° 832.
CENTRAL EUROPE, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 981.
DÉCENTRER LA TERRE : COPERNIC ET LES RÉVOLUTIONS CÉLESTES, Tristram, 2007.
POURQUOI ÊTES-VOUS PAUVRES ?, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1032.
LE LIVRE DES VIOLENCES, Tristram, 2009.
ÉTOILE DE PARIS, Actes Sud, 2010.
LE ROI DE L'OPIUM ET AUTRES ENQUÊTES EN ASIE DU SUD-EST, Tristram, 2011.
LE GRAND PARTOUT, Actes Sud, 2011.
FUKUSHIMA, DANS LA ZONE INTERDITE, Tristram, 2012.
LA TUNIQUE DE GLACE, Le Cherche-Midi, 2013.
TOUT LE MONDE AIME LES AMÉRICAINS, Tristram, 2014.

“Lettres anglo-américaines”

Le traducteur remercie le Centre national du livre pour son précieux concours.

Titre original :
Last Stories and Other Stories
Éditeur original :
Viking Books, New York
© William T. Vollmann, 2014.
Tous droits réservés

Illustration de couverture : © Vania Zouravliov

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-14989-5

WILLIAM T. VOLLMANN

Dernières
nouvelles

et autres nouvelles

traduites de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Demarty

ACTES SUD

SOMMAIRE

Au lecteur	13
Axiomes surnaturels.....	16
I	
Échappée.....	21
À l'affût des obus	31
Le chef.....	85
II	
Le trésor de Jovo Cirtovich	103
Le front de la Madone	197
Déesse chatte	215
Le fantôme des tranchées	245
III	
L'épouse fidèle.....	265
Doroteja.....	312
La promesse du juge	321
IV	
Le 18 juin	359
Le cimetière du monde	386
Deux rois à Ziñogava.....	425
V	
La femme aux bras blancs.....	487
Là où est ton trésor	496

La pierre de mémoire	508
Le passage étroit	514
La tombe de la reine	552
Étoile de Norvège.....	570
VI	
Le fantôme amnésique.....	575
Le fantôme de la Montagne Pluvieuse.....	583
Le fantôme photographique	601
Le fantôme du cerisier.....	616
Fantômes de papier.....	639
VII	
Vêtements de deuil.....	663
Le banquet de la mort.....	682
La maison-tombeau.....	703
Défi.....	706
Trop tard.....	710
VIII	
Quand nous avons dix-sept ans	719
IX	
La réponse	835
Adieu	836
Et un post-scriptum.....	841
<i>Sources et notes</i>	843
<i>Remerciements</i>	883

À la mémoire de mon père

Il est d'usage que le barbier rase le défunt, le poudre, lui blanchisse le visage et applique du rouge sur ses joues et ses lèvres, et qu'il l'habille d'une redingote, de souliers de cuir et d'un pantalon noir, comme s'il devait se rendre à un bal, ce qu'à Dieu ne plaise – cela n'arrivera pas à Makso.

Testament de Hatji Makso Despić,
rédigé à Sarajevo, 29 mars 1921

AU LECTEUR

Ceci est mon dernier livre. Toute publication ultérieure portant mon nom sera l'œuvre d'un fantôme. En regardant ce bas monde défiler sous ma fenêtre, je me demande comment il aurait fallu que je vive. À présent qu'il semble trop tard pour changer celui que j'ai été, je me refuse à me plaindre ; je n'ai d'ailleurs qu'un seul regret, celui de voir le plaisir toucher à sa fin. *Là où il y a une rose, dit l'antique Gulistān, il y a une épine ; et quand le vin a été bu, il y a une gueule de bois ; là où un trésor fut enterré, il y a un serpent ; là où il y a une noble perle, il y a des requins ; la douleur de la mort succède aux plaisirs de la vie, et les délices du Paradis sont dissimulés par un mur de souffrance.* – Ce mur de souffrance, voulez-vous bien le considérer en ma compagnie ? Vus à travers les verres grossissants de mon défunt père, ses agrégats de feuilles ensanglantées ressemblent à du corail ou à des œufs brouillés, tout délavés et mélangés par des brumes d'aquarelle. Et maintenant comptons ensemble ses vignes et serpents ! Si vous voulez bien me faire l'amabilité de vérifier mon décompte, je promets de prouver que, si funeste soit-il, notre mur de souffrance n'en demeure pas moins vert et savoureux. Il se pourrait même qu'une piqûre de ce lierre vénéneux, là-bas, provoque un orgasme ; car ses feuilles présentent des taches d'une indéniable délicatesse, et l'on distingue quelques gouttes de rosée vermillon sur ses soies urticantes. Et n'oubliez pas de lécher Malkuth, le Miroir sans Lumière ! Certains parmi vous s'y refuseront peut-être, conformément à l'axiome : *Ceci n'arrivera pas à Makso.* Mais pourquoi ne pas profiter de l'occasion pour donner un grand bal costumé, si tant est que le trou dans la terre se révèle

assez vaste pour l'accueillir ? Pour ma part, même quand je danse, je brûle de tout décrire – notamment les éléphants dont la trompe tressée s'orne de larges fleurs, et les singes verts dressés sur la tête des éléphants – car ce que la “postérité” se refuse à censurer, le temps se chargera de le corrompre, conduisant de futures générations de joyeux ignares à imaginer que notre mur de souffrance ne fut jamais rien qu'une haie de buissons gris, aussi lisez-moi maintenant ! Car je vois de la beauté ; je conserve mes espoirs sexuels ! Voyez cet iguane à crête, là-bas, à la face bleuie et à la chair striée de blanc ; la façon dont il me regarde tout en rampant lentement le long d'une branche m'évoque irrésistiblement les joies de la miscégénéation. Après avoir entendu cela, répugnez-vous encore à vous approcher plus près ? Cueillez une rose avec moi ; goûtez d'une coupe amère – à moins peut-être que vous ne préférerez plonger tout au fond de votre propre cloaque pour en extraire de nobles perles ? L'infini, j'en suis certain, vous ouvrira grands les bras en cette contrée bleue, verte et nuageuse. Ou si encore vous préférez les doctrines aux sensations, je serai votre guide et vous ferai franchir les barbelés, passer devant la tombe de Makso (et la mienne) pour atteindre enfin à la Dernière Prairie, où mon prophète à barbe moussue favori a presque achevé de calculer la réponse au test d'intelligence suivant : Vaut-il mieux tout perdre rapidement ou lentement – ou mieux encore ne jamais être né ? Il m'a déjà enseigné les noms des anges maléfiques. Il dit : Il n'est aucun moyen par quoi ceux qui sont nés un jour puissent échapper à la mort. Aussi les sages ne se lamentent-ils pas, car ils connaissent les termes de ce monde. – Je placerai ma foi en lui – tant qu'il me sera donné de me blanchir le visage et de danser avec un iguane. Mon prophète me laisse entendre que les deux sont possibles. Il gère un salon de barbier à ses heures perdues. Il vous rougira les joues et les lèvres pour trois fois rien. Quand les putains ne pourront plus rien pour vous, laissez-le donc vous vendre un trou ! Il m'a montré comment jouer avec la mort comme le fit Newton avec des cailloux de pensée. Du temps qu'il n'avait pas encore reçu la lumière, il se faisait du souci à l'idée de la tristesse que vous et moi pourrions éprouver en apprenant combien nous sommes insignifiants. Lui-même est considérable. Il dit : Vous

aussi un jour comprendrez, pour peu que vous continuiez de suivre le chemin de la souffrance. – C'est lui qui le premier m'a conduit au fleuve pâle qui est blanc le matin et brun l'après-midi. Au fil de cette crayeuse voie de vaisseaux rouillés et de bateaux fuselés naviguent des gens que j'ai connus jadis ; ils débarquent dans divers terminaux, et ensuite, en un lieu où je ne suis jamais allé, tous autant qu'ils sont, ces riches cohortes aux parapluies rouges ou jaunes, ces pauvres hommes portant leurs sacs sur la tête, ces femmes aux cheveux longs vêtues de robes à motifs fleuris, ils déferlent du dernier ferry sous la pluie. N'est-ce pas Makso que je viens d'apercevoir là-bas ? Et mon joli lézard ne vient-il pas de prendre la fuite ? Aiguisant son rasoir, mon prophète me conseille de me ménager mes propres distractions. Je pourrais tout aussi bien passer la nuit entière ici, à peaufiner ces dernières nouvelles jusqu'à ce qu'elles soient bonnes à enterrer.

J'aperçois des arbres au loin, alignés en strates à perte de vue, et le fleuve a maintenant viré au jade, car il reflète les bambous estompés par le ciel humide. Derrière un bosquet d'arbres aux feuilles épineuses fouettées par le vent se profile une montagne de cobras ondoyants ; et de l'intérieur de cette montagne j'entends fuser des rires frustes d'enfants.

Un homme et une femme sont assis face à face à une table ronde, sur laquelle est posée une boîte de friandises soigneusement emballée. L'homme l'ouvre. La femme sourit ; elle la survole des doigts, car chaque bonbon est d'une couleur et d'une forme différente, et contient en son cœur un unique poison. Elle prend une dragée couleur de jade pâle saupoudrée de quelques grains de sésame. Il en prend une rouge, confectionnée en pâte de haricot. Elle lui touche la main. Ils plongent les yeux dans leur boîte de bonbons. De même que je plonge les miens dans mon joli mur de souffrance.

WTV,
Sacramento, 2005-2013.

AXIOMES SURNATURELS

1. Dans la mesure où les morts continuent de vivre, les vivants leur ressemblent nécessairement.

2. Admettant cette ressemblance, nous ne devrions pas écarter la possibilité que nous soyons nous-mêmes morts à cet instant précis.

3. Puisque la vie et la mort sont les deux seuls états que nous soyons présentement en mesure de postuler, alors, dans la mesure où elles sont une seule et même chose, l'immortalité, et même la conscience éternelle, semblent possibles.

a. Nous n'avons aucun souvenir de ce que nous avons pu être avant notre naissance. C'est cela, et cela seul, qui permet l'espoir de l'oubli. – Insuffisant !

b. De nombreuses religions, sans parler de notre propre incapacité égocentrique à imaginer le monde sans nous, s'accordent à penser qu'il existe une vie après la mort.

c. L'univers est, au mieux, indifférent. Puisqu'une conscience éternelle serait la pire torture imaginable, et que les écrits de Dieu lui-même, sous ses divers alias, laissent entendre que la chose est possible, pourquoi ne pas s'y attendre ?

d. Et puis d'abord, c'est un fantôme qui me l'a dit.

I

ÉCHAPPÉE

Cette lumière verte et ce parfum d'été humide, cette odeur de tabac dans les hôtels, cette façon qu'avaient les femmes en vieillissant de devenir plus larges, plus massives, et leurs voix plus graves ; et puis la façon dont le ciel changeait si souvent, de sorte que la lumière verte devenait soudain grise ou blanche ; le cliquetis bruyant et prolongé de la clé dans la serrure à l'autre bout du couloir, suivi de l'écho fracassant des pas dévalant l'escalier, les aboiements des chiens au petit matin, tous ces stigmates des temps de paix s'évanouirent comme auraient dû le faire une décennie plus tôt les impacts des balles et des mortiers, et l'histoire des amants commença.

Bien des hommes ont été conquis par la façon qu'ont les filles de Sarajevo d'entrouvrir les lèvres quand elles expulsent des ronds de fumée, la cigarette tendue entre les doigts derrière une oreille. Zoran, ayant grandi avec Zlata, n'aurait guère su dire comment ni à quel moment il perdit sa liberté ; mais un certain soir, sous la lumière verte, il se retrouva assis à côté d'elle dans le parc, et tandis que les oiseaux chantaient, il sentit ses mains s'approcher irrésistiblement d'elle pour se poser juste au-dessus de ses fesses ; et voici qu'il la renversait en arrière, lui enfonçant la langue dans la bouche ; et elle qui le repoussait, après quoi elle se retrouva le bras enroulé autour de son cou.

Le lendemain soir, ils étaient sur le même banc, sur lequel il s'était assis à califourchon ; la soutenant par le dos, il se penchait

en avant pour l'embrasser dans le cou tandis qu'elle se laissait aller contre lui ; et il flottait dans l'air un parfum de fleurs et de cigarettes.

Il avait le visage large et puissant. La peau douce. Les cheveux coupés courts, et les yeux brun-vert.

Parfois, Zlata ressentait le besoin de torturer un tantinet ses amoureux afin de se sentir vivante, afin de s'assurer qu'elle était plus forte qu'eux. Ensuite, elle éprouvait du remords. Elle disait à sa sœur aînée : Peut-être que j'attends d'eux quelque chose qu'ils ne sont pas capables de me donner. – Mais de lui, elle n'attendait rien, sinon tout.

D'abord, l'informa-t-elle, elle exigeait qu'il croie en la destinée. Il lui promit qu'elle était son destin. Elle plongea sa langue dans sa bouche. Il lui offrit une bague en cuivre. Elle lui donna une photo. Leurs émotions pouvaient à peine se contenir dans la verte immensité d'une soirée d'Europe centrale.

La mère de Zlata, cigarette coincée pas tout à fait à la verticale entre deux doigts, ne lui rappela pas que Zoran était serbe, détail d'une importance encore toute relative à l'époque ; et puis elle connaissait ce garçon, et l'aimait bien.

Pour peu que nous vivions suffisamment longtemps, il se pourrait que nos vertus se transforment en souffrances ; mais le souvenir d'un premier amour s'adoucit avec l'âge. Je connais une ancienne blonde, aujourd'hui mariée, et heureuse de l'être, à un mari plus âgé, plein d'amour et de compréhension, qui s'efface sur un sourire chaque fois qu'elle demande à une vieille connaissance des nouvelles du garçon, devenu entre-temps père aux cheveux grisonnants et atteint d'un souffle au cœur, qui coucha avec elle en trois occasions à peine (elle se souvient précisément de chacune d'elles), l'invita à voyager avec lui dans un pays étranger puis l'y abandonna pour retourner à son autre femme, avec laquelle il vit aujourd'hui et ne s'entend pas. Il restera à jamais le grand amour de l'ancienne blonde. Et le mari sourit. Avec patience et habileté, il l'invite à reprendre sa place entre ses bras.

C'était d'un œil autrement tolérant que la mère de Zlata considérait la romance de sa fille. Si, par la volonté de Dieu, cela devait mener à quelque chose, tant mieux. Et dans le cas

contraire, il y avait toujours d'autres garçons, qui pour certains fréquentaient même la mosquée.

Ils se promenaient au bord du fleuve, et quelque part, je ne saurais dire à quelle distance exactement du Vrbanja Most, il la demanda en mariage. Elle répondit qu'il fallait qu'elle consulte sa mère.

Elle portait un haut échancré, et son décolleté le désarçonnait. Il la serra par la taille jusqu'à la faire souffrir ; elle y trouva du plaisir. Elle murmurait tout contre son visage, et il souriait. Observant leurs roucoullades, la sœur aînée de Zlata, emplies d'un dégoût amusé, renversa la tête en arrière et ferma ses yeux noirs.

La mère de Zlata fit asseoir Zoran et déclara que ce seraient de longues fiançailles, étant donné leur jeune âge ; chacun devrait attendre et aviser. Mais il savait qu'elle n'était pas en colère. Sa propre mère alla voir celle de Zlata et revint sans dire un mot. Son père passa un bras autour de ses épaules.

Chaque fois que Zlata devait rentrer chez elle auprès de ses parents, Zoran était angoissé, et regardait fixement une photo d'elle pendant une demi-heure d'affilée, s'abreuvant de ses longs cheveux roussoyants et de ses grandes boucles d'oreilles rondes, de ses yeux brun-vert sous ces paupières lourdes, comme endormies, ces narines presque cruelles et cette bouche charnue.

La famille de Zlata vivait dans la Vieille Ville, non loin de la bibliothèque, un quartier auquel les Serbes prêtèrent donc une attention toute particulière quand la guerre eut commencé, mais qui présentait cependant l'avantage d'être à proximité de la brasserie, où l'on pouvait se procurer de l'eau potable. Ceux qui habitaient dans des quartiers moins bien situés, comme Zoran, devaient s'y rendre à bicyclette, et risquer leur vie pour remplir un bidon d'eau.

À l'époque, tout le monde avait son petit balcon potager, avec des tomates, du chou, des oignons ; et la mère de Zlata fut l'une des premières à apprendre l'art de découper une tomate en petits morceaux afin de planter ces derniers dans de la terre au fond d'un grand sac en plastique noir. Avec la volonté de Dieu, il pouvait en sortir six ou sept nouvelles tomates. Elle enseigna cette astuce à Zoran, qui à son tour la montra à ses parents.

Le frère de Zoran réussit à dégoter du vrai café, Dieu sait comment, et Zoran en apporta à la famille de Zlata. Les choses auraient pu se passer autrement, sans le moindre doute. Je me souviens de l'histoire de cet homme qui tua deux cents personnes à Srebrenica ; il avait fait un mariage mixte, mais cela ne les avait pas empêchés de lui ordonner : Fais-le, ou on te tue. – Il y eut d'autres Serbes comme lui, et certains musulmans et Croates firent de même. Mais Zlata et Zoran restèrent fermement accrochés l'un à l'autre.

Après la mort du professeur de Zlata, abattu par un sniper, la jeune fille passa de longues heures à pleurer. Zoran resta assis à côté d'elle et lui tint la main.

Les Serbes étaient en position de force dans notre ville, dit la mère de Zlata. Nous ne comprenons pas ce qui a pu les pousser à nous tirer dessus.

Zlata sécha ses larmes et répliqua : Ne dis pas ça devant lui. Il n'a jamais été contre nous !

Zoran sourit sans raison, la tête basse.

La mère de Zlata alluma une nouvelle demi-cigarette. Elle voulait savoir s'il connaissait l'un ou l'autre de ces assassins.

Certains de mes anciens collègues au bureau le font, dit Zlata en serrant la main de Zoran. Ils ont même des filles roumaines parmi leurs snipers maintenant. Changeons de sujet.

Tiens donc ! Tes collègues ! Lesquels ? Darko, tu veux dire ? Laisse tomber.

Zoran, dis-moi un peu : Que faudrait-il faire de ces snipers ? Comment je le saurais ? Je ne suis pas soldat.

Le lendemain, il enfourcha son vélo pour aller à la brasserie ; sa mère, sur le seuil de la maison, pria pour lui ; et une mitrailleuse antiaérienne le harcela paresseusement tout du long sans tirer une seule fois. Il sentait la sueur couler entre ses omoplates. De pâles nuages orageux rafraîchissaient les collines humides aux reflets verts et bleus où se cachaient les snipers. Il jeta son vélo, attrapa le bidon, franchit à toute allure la porte de la brasserie, car elle était souvent prise pour cible, pénétra dans l'accueillante pénombre et fit la queue pour tirer de l'eau. Puis il remonta à vélo et se rendit chez Zlata.

Les assiégeants tiraient, et la mère de Zlata se passait la langue sur les lèvres, terrorisée. Il ne l'avait jamais connue si laide.

Ils étaient tous assis à regarder par la fenêtre. Zlata se boucha les oreilles avec ses poings. Soudain les tendons du cou blanc et lisse de sa sœur aînée saillirent, et elle tendit la main pour se rattraper au mur. Ils lui bandèrent le mollet ; la balle l'avait simplement effleurée. Zlata hurlait sans pouvoir s'arrêter.

Le lendemain, pendant une accalmie, Zoran retourna à la brasserie, devant laquelle était étendu un homme au visage jaune, dévoilant une béance noire et ensanglantée, remplit son bidon puis reprit son vélo pour aller chez Zlata. Des éclats de verre brisé nouvellement apparus illuminaient de leur sourire la cage d'escalier. La sœur aînée dormait, ses lèvres minces affaissées comme les deux fentes sombres de ses yeux clos. La sueur lui collait les cheveux au front et son visage était pâle. Zlata faisait la vaisselle, veillant à utiliser le moins d'eau possible.

Quelle belle matinée, si paisible, dit la mère de Zlata, c'est à peine croyable. Peut-être nous préparent-ils une surprise.

Zoran répondit : Quand bien même, nous nous débrouillons, avec l'aide de Dieu.

Zlata, fais-nous du café. Tellement délicieux, ce café qu'il nous a apporté !

Merci, mais nous en avons plein à la maison. Gardez-le pour vous, je vous en prie.

Zlata, est-ce qu'il ment ? Comment peut-il y avoir autant de café ?

Aucune importance ! dit le garçon avec un sourire gêné.

La mère de Zlata regarda par la fenêtre. Elle fuma une moitié de cigarette. Puis elle descendit l'escalier à pas lourds, et Zoran prit la main de Zlata.

Elle commence à bien t'aimer, dit la fille. C'est pour ça qu'elle nous a laissés seuls. Tu es heureux ?

Oui.

Alors pourquoi tu ne me regardes pas ? Qu'y a-t-il ?

Nous n'avons pas bien dormi la nuit dernière, dit-il.

Ici aussi ça s'est mal passé.

Remarquant que les poches sous ses yeux étaient de la même couleur que le chaume sur son menton, elle eut envie de l'embrasser. Alors qu'elle prenait sa tête entre ses mains pour l'approcher

de la sienne, une détonation retentit dehors, ni près ni loin. Elle se mit à crier.

Sa mère remonta en toute hâte. Un bocal vide lui glissa des mains et se brisa au sol.

Zoran demeura longtemps dans la lumière verte du soir, tenant la main de Zlata. Mais il fallait qu'il rentre chez lui avant la tombée du jour, car sa famille avait besoin d'eau. Lorsqu'il prit congé, la fille se mit à sangloter. Cet air à demi cruel qu'il trouvait d'habitude si érotique avait à présent entièrement disparu. Elle était malade. Une mitraillette gazouilla sur son passage tandis qu'il tournait le coin de la rue à vélo, mais il slaloma entre les bâtiments dont les fenêtres pulvérisées ressemblaient à des haillons gris. Peut-être Zlata faisait-elle trop confiance au destin ; il s'efforça de penser à autre chose. Comme il passait devant le profil blanc d'un médaillon austro-hongrois gravé sur un mur bleu ciel que les tirs de mortier avaient mystérieusement épargné, il songea avec désespoir à la souffrance de Zlata.

De même que, lorsqu'on l'aperçoit à travers le hublot d'un avion qui décolle, la Bosnie devient bleue puis bleu-vert, ses étendues indistinctes de gris-vert, striées par les routes blanchâtres, bientôt englouties dans l'ombre, de même son angoisse diminua-t-elle dès lors qu'il prit sa résolution. Ses parents avaient deux autres fils pour leur prêter main-forte. Il expliqua à quel point Zlata était devenue fébrile, et sa mère lui dit : Fais tout ce que tu peux pour prendre soin d'elle. – Son père ajouta : Oui ; écoute ce que dit ta mère.

Ce à quoi songeait Zoran à présent était simplement dangereux, pas impossible. Par exemple, quinze ans après cet incident, le retraité musulman au costume bleu taché assis sur un banc sous les arbres sur la rive nord de la Miljacka me raconta que son fils sortait promener son chiot tous les jours, peu importe le déluge des bombardements ; et un après-midi, alors qu'il traversait le Vrbanja Most avec son chien, il se fit capturer, mais les Serbes ne le tuèrent pas ; il ne fut même pas torturé. Ils l'envoyèrent à Belgrade. Il n'eut même pas à séjourner dans un camp de prisonniers. Une superbe jeune Serbe tomba immédiatement amoureuse de lui. – Il vit aujourd'hui, avec ce même chien et cette même fille, en Floride ! raconta le vieil homme.

Le chien dort avec eux dans leur lit. Si mon fils part nager dans l'océan, la fille s'occupe du chien, et même si ce chien l'adore, il pleure, il pleure.

Et, bien entendu, Zoran était serbe lui-même. Il avait par ailleurs des oncles et des cousins.

Il y avait des amis à qui l'on pouvait s'adresser, et des amis d'amis qu'on pouvait soudoyer. La mère de Zlata s'écria : Ils pourraient lui faire tout et n'importe quoi, sous tes yeux ! mais Zoran répliqua en hurlant : Ce sont des êtres humains, tout comme vous ! et elle laissa retomber sa lourde tête, se souvenant tout aussi bien que lui que le Vrbanja Most, il n'y avait encore pas si longtemps, avait été simplement barricadé par des soldats serbes, le visage camouflé sous des bas, qui se contentaient de proférer des menaces en gloussant. Les amis d'amis ne tardèrent pas à lui parler d'un certain téléphone dont les câbles n'avaient pas encore été coupés ; est-ce une consolation qu'il existe toujours de telles solutions, ou faut-il s'en attrister ? Il paya cinquante deutschemarks, tandis que la fumée noire desserrait l'étreinte de ses doigts infinis sur la colline, et appela son cousin Goran, qui le félicita de n'être pas mort. Zoran lui demanda comment allait la vie de leur côté. Goran répondit : Tout va mieux, et nous n'avons pas à nous plaindre.

Il évoqua Zlata, et son cousin demeura silencieux, puis dit : Oui, on se souvient d'elle – pas comme les autres, Dieu soit loué ! Ça ne poserait aucun problème. Bien entendu, je ne peux pas veiller sur elle en permanence.

Nous ne resterons pas chez vous, et nous vous remercions pour votre bonté.

C'est bien que tu comprennes.

Quand devrions-nous traverser le pont ?

Jeudi soir, à dix heures. Je serai de garde au Vrbanja Most.

Zlata savait qu'elle garderait à jamais en mémoire l'image de sa mère attablée en train de regarder le feuilleton à la télévision ; un homme embrassait langoureusement une femme. Sa mère ouvrit la malle aux vieilles robes dont le rouge avait roussi, rehaussée dans l'obscurité par les croisillons d'or sur les côtés. Elle en sortit une robe noire de jeune fille, brodée de motifs or et argent rappelant ceux qui étaient gravés dans les pierres ancestrales.

Je sais bien que tu ne pourras pas la porter, lui dit sa mère, parce qu'il te faudra sans doute courir. Mais voyons un peu comment elle te va. Je me suis toujours dit...

Zlata lui tourna le dos. Ses épaules tremblaient et elle s'essuya les yeux. Puis une mitrailleuse se mit à crépiter de manière insensée, sans discontinuer.

Dieu soit avec toi, dit sa mère. – Sa sœur aînée gardait la tête baissée. Le père avait été tué plusieurs mois auparavant. Quant aux deux cadettes, elles se mirent à pleurer et à hurler. – Taisez-vous, ordonna leur mère. Vous ne voulez donc pas qu'elle tente sa chance ? Allez, aidez votre sœur à se préparer.

Quand Zoran vint la chercher, avec tout l'argent que sa famille avait pu mettre de côté cousu dans les genoux de son pantalon, de sa voix grave la mère lui demanda de défendre Zlata jusqu'à la mort.

Je le jure, dit-il, et alors elle le serra dans ses bras pour la première fois.

Zlata regarda par la fenêtre. Sous un coucher de soleil à demi voilé par les nuages, la rivière était cuivrée, et les arbres des collines ennemies commencèrent à s'épaissir pour se fondre en une seule et même texture. Elle s'aperçut que la rivière était presque de la même couleur que les yeux de Zoran. – Vous avez fait vos adieux ! cria sa mère. Maintenant partez !

Tout rassemblement présentant un danger, personne ne les accompagna au début de leur échappée. Descendant à tâtons la rue plongée dans l'obscurité, ils trouvèrent une embrasure où s'étreindre. Elle mit la langue dans sa bouche et lui la main sur sa poitrine.

Après cette nuit, nous dormirons toujours dans le même lit, murmura-t-il.

Quelle heure est-il ?

Neuf heures quarante.

Mon Dieu, Zoran ! Il faut nous dépêcher...

À dix heures moins cinq, ils atteignirent le pont. J'aimerais pouvoir comparer le Vrbanja Most au pont blanc de Vranje qu'un lointain pacha fit construire après que sa fille se fut noyée à cause du berger serbe qu'il avait fait exécuter, coupable du crime d'amour. Hélas, le Vrbanja Most n'a rien de monumental.

Quelles légendes pourraient bien se rattacher à cette structure ô combien trop ordinaire ?

Quinze ans plus tard, je rencontrerais la mère de Zlata, qui vivait désormais seule dans cet appartement de la Vieille Ville. Ses cheveux étaient presque de la couleur de la fumée de cigarette. Elle dit : Ici, les gens veillaient les uns sur les autres. Quand nous vivions dans les caves, chaque fois qu'on avait quelque chose à manger, on faisait la cuisine pour tout le monde et on partageait le repas. Peut-être qu'après la guerre nous sommes devenus plus égoïstes.

Tandis que nous parlions de la guerre, les yeux de la vieille femme semblaient se retrancher dans leurs orbites. Au début, elle n'avait pas cru qu'il pourrait arriver malheur à Sarajevo, et puis les premières bombes étaient tombées ; et quand tout fut terminé, elle ne put tout à fait croire que c'était terminé pour de bon.

De sa voix orageuse de fumeuse de cigarettes, elle me parla de la troisième année, du jour où un éclat d'obus vint se ficher dans sa rate. Un couple s'embrassait à la télévision. Elle me montra une photo de Zlata, et les échos des pas dans le couloir explosèrent dans ma tête comme autant de coups de feu.

Ils voulaient traverser le pont et ils se sont fait tuer du côté tchetnik, dit la vieille.

Je m'étais toujours imaginé que ce qui s'était passé relevait de la plus simple trahison sadique, mais la mère de Zlata me dit : Tous ceux qui essayaient de franchir ce pont se faisaient tuer. Seuls certains ponts étaient ouverts. Ils ne savaient pas.

Qui ne savait pas ?

Les Serbes. Ils traitaient tout le monde indifféremment, dit-elle en frappant doucement la table basse de ses poignets épais.

La famille de Zoran était partie, bien sûr. Personne ne savait ce qu'il était advenu d'eux, et mieux valait sans doute arrêter de poser des questions. Je m'en allai. Un ivrogne m'insulta, planqué derrière la carcasse d'un avion.

Le vieux retraité de la rive nord de la Miljacka ne se souvenait pas d'eux, alors j'allai interroger d'autres personnes. – Je crois qu'elle était musulmane, me dit une femme sur un banc, mais une autre affirma : Non, non ; c'était lui le musulman, et elle la *Serbkina*.

Elles s'accordèrent au moins pour dire que Zlata avait été abattue la première. Elle avait dû être touchée à l'abdomen, car elle continua de hurler (pendant des heures, dirent-elles, mais j'espère qu'elles exagéraient) dans cette flaque de lumière que l'ennemi avait braquée sur le No Man's Land. Zoran, essayant désespérément de la ramener dans la ville assiégée, fut abattu d'une seule balle de fusil, tirée dans l'épine dorsale, puis une autre l'atteignit à la tête, ce qui, à une telle distance, peut être considéré comme la marque d'une habileté au tir remarquable, même s'il est vrai par ailleurs que les snipers avaient plusieurs mois d'entraînement derrière eux. Certains témoins prompts à enjoliver les faits prétendent que Zlata était encore à l'agonie quand le soleil se leva. Qu'il en ait ou non été ainsi, tout le monde s'accorde à dire que les cadavres des deux amants restèrent à pourrir sur place pendant plusieurs jours, car nul n'osait s'approcher d'eux. Pour finir, quand la presse internationale s'empara de l'histoire, cela causa un certain embarras, et une nouvelle trêve fut négociée. Et tout se termina ainsi que Zoran l'avait promis à sa fiancée, car ils furent enterrés dans la même tombe.

In memoriam, Boško Brkić et Admirica Ismić

À L'AFFÛT DES OBUS

1

Dans la pénombre du salon, ils buvaient de la *slivovitz* coupée à l'eau dans des verres de cristal raffinés, et tout le monde riait et fumait des cigarettes américaines, jusqu'au moment où un obus tomba à vingt mètres de là. Les femmes sursautèrent. Un autre obus tomba, un peu plus près cette fois, et les femmes se mirent à hurler. Puis les gens restèrent assis à fumer en silence dans les derniers rayons de lumière, leur fumée presque de la même couleur que les verres, et bientôt ils recommencèrent à rire, tendant les mains ou écartant les doigts ; ils écrasèrent leurs cigarettes dans des cendriers en cristal, et le poète qui était amoureux de Vesna se demanda même s'il n'avait pas enfin trouvé la vie. Mais Enko le milicien restait assis les yeux écarquillés. Il faisait noir à présent, les échos des dernières lueurs du jour s'effaçant des bulles d'eau minérale à l'intérieur des verres et des chemisiers pâles des femmes, et ils demeurèrent assis en silence, à l'affût des obus.

Quand l'un s'apprête à tomber, il se peut que vous entendiez un sifflement juste avant. Une fois qu'il a explosé, vous êtes sourd pendant une ou deux minutes, laps de temps pendant lequel vous ne pouvez pas faire grand-chose à part attendre le prochain obus. Et en attendant, vous voyez ce qu'on appelle *la grande lumière*. Après quoi, les cris des enfants vous parviennent.

Mirjana, la meilleure amie de Vesna, avait deux petits garçons, et un obus les tua tous deux. Un autre avait pulvérisé un arbre devant l'appartement de Vesna ; la déflagration avait été si forte qu'elle était sûre d'être blessée.

Mirjana dit : Marinko a une voiture mais pas d'essence. Est-ce que vous savez où il peut s'en procurer ?

Demande à Enko, dit Vesna.

Enko ne dit rien.

Affichant un sourire radieux, Mirjana essaya d'allumer une nouvelle cigarette. La flamme de l'allumette trembla entre ses doigts et s'éteignit. Vesna se pencha vers elle, afin d'allumer sa cigarette au contact de la sienne. Les gens avaient encore du tabac à l'époque. D'ici deux ans, ils fumeraient des feuilles de thé vert.

Vesna dit : Ça y est, le calme est revenu, Dieu merci !

Enko était toujours assis dans son coin, une cigarette plantée entre les lèvres et son badge de police cliquetant au bout de la chaîne autour de son cou. Il avait retiré son gilet pare-balles et l'avait calé contre le mur, à portée de main. De temps en temps, sa main allait effleurer la crosse de son pistolet, glissé dans son étui ; puis il buvait une gorgée et tirait sur sa cigarette ; enfin il retira ses lunettes, ridicules dans ces circonstances, tournant brusquement la tête en écoutant son camarade Amir, penché en avant comme s'il guettait quelque chose, sans cesser de caresser sa moustache du bout de son index bagué. Personne d'autre ne pouvait entendre ce qu'ils se disaient. La cigarette d'Enko se consumait inexorablement entre deux de ses doigts et il la porta de nouveau à ses lèvres, en tapant du pied nerveusement, et son visage était juvénile et dur.

2

Amir se leva, scruta l'obscurité teintée de vert par la fenêtre, puis sortit. – Il sait où dénicher du whiskey américain, expliqua Enko.

Vesna dit : Enko, tu saurais me dire où Marinko peut se procurer de l'essence ?

C'est qui, Marinko ?

Tu ne l'as jamais rencontré ? Je croyais. C'est le cousin de Mirjana.

Enko planta son regard lugubre dans les yeux de Mirjana. Il dit : D'où tu viens, d'abord ?

Écoute, je suis de Sarajevo, comme toi.

Formidable. Et de quel quartier ?

Ses enfants sont morts, expliqua Vesna. Désormais elle n'en a plus.

Et alors ? Rien à foutre, répliqua Enko. Pourquoi t'as besoin d'essence ?

C'est mon cousin qui en cherche. Je lui ai pas demandé pourquoi, c'est pas mes affaires.

Enko partit d'un grand rire. – Bien sûr, dit-il. Je peux lui fournir toute l'essence qu'il veut.

Il te sera très reconnaissant.

Je me fiche pas mal de sa reconnaissance, dit Enko.

3

Quand Amir revint avec le whiskey, il informa Enko qu'il y avait un journaliste américain perdu au Holiday Inn.

Au Holiday Inn, quelques journalistes fumaient en silence, assis à des tables en marbre dans l'obscurité. De l'autre côté du fleuve, une mitrailleuse se mit à roucouler comme un oiseau de nuit. Enko trouva l'Américain perdu et ne tarda pas à se faire une idée du bonhomme : il ne savait absolument pas ce qu'il voulait, et il était prêt à payer cent cinquante deutschemarks par jour – beaucoup moins que le premier reporter télé venu, sans parler d'une présentatrice sexy du genre Christiane Amanpour, mais tout ce qu'ils pouvaient lui soutirer serait toujours ça de pris, et qui sait, il avait peut-être les poches plus larges que ce qu'il voulait bien prétendre. Amir, qui avait récemment hérité d'une automobile presque neuve de marque Stojadin, servirait de chauffeur, facturant à l'heure ; Enko, de son côté, jouerait les chaperons pour le journaliste contre, mettons, cent cinquante deutschemarks par jour. Amir et Enko savaient que tout se négocie, et le journaliste pour sa part savait que, quand on risque de se faire descendre à tout moment, tout l'argent du monde ne vaut rien. Les trois parties contractantes parvinrent donc rapidement à un accord, Enko regardant l'Américain droit dans les yeux tandis qu'Amir tricotait du bout des doigts sur la table comme s'il avait d'autres projets plus lucratifs en tête, ce qui était d'ailleurs le cas.

Un homme en casque et gilet pare-balles traversa la pièce au petit trot, le voyant rouge de son magnétophone allumé. À une autre table, un fonctionnaire quelconque de la municipalité de Centar affirmait à un journaliste français : Tout sera réglé d'ici l'hiver. C'est obligé, ou alors il y aura des centaines et des milliers de morts. – Le Français opina du chef d'un air ravi. Il pouvait maintenant envoyer son papier à sa rédaction.

Le journaliste américain était encombré d'une paire de jumelles qui ne lui seraient jamais d'aucun usage. Enko lui dit : Tes jumelles, là, ça pourrait m'intéresser.

On verra, répondit l'Américain d'un air vague. Peut-être à la fin...

Huit heures, dit Amir à l'Américain. Au revoir.

D'accord, à tout à l'heure, dit l'Américain. Bon, Enko, je peux t'offrir un autre verre ?

Bien sûr. Et au fait. Ces jumelles ? Je compte dessus.

Cet immeuble de l'autre côté de la rue, là, il y a des snipers à l'intérieur ? demanda un tout jeune journaliste britannique d'une voix inquiète.

Oh, non, ils ont tout nettoyé ! lui assura son fixeur.

Enko connaissait le fixeur, un salopard de première qui lui avait piqué une très jolie correspondante suédoise, une fois. Alors il se pencha devant son ennemi et expliqua au journaliste britannique, d'un air bienveillant : Mais il y a un sniper qui tire de l'autre côté du bâtiment. Ne passez pas par cette entrée.

L'Américain perdu avait l'air encore plus perdu à présent, et c'était exactement ce que cherchait Enko. Il fallait qu'il garde bien en tête qu'Enko pouvait le planter à tout moment. En réalité, Enko était un homme de parole. Il ne faisait jamais moins que ce qui avait été convenu, et faisait même souvent plus. Mais dévoiler d'emblée ce genre de détails aurait été mauvais pour les affaires.

La lumière continuait à décliner. Tournant la tête vers les fenêtres, auxquelles manquaient quelques ovales et quelques triangles, les journalistes scrutèrent le ciel bleu, et ce bâtiment silencieux de l'autre côté de la rue.

Un autre ? proposa l'Américain en désignant son verre.

Enko commençait à éprouver une certaine pitié pour lui. – Il y a une fête, si tu veux venir.

Quand ?

Maintenant.

Et comment je ferai pour rentrer ?

Personne te demande de sortir tout seul, dit Enko avec mépris. Il se leva, enfila son gilet pare-balles et tira d'un coup sec sur les sangles pour l'attacher autour de sa taille.

4

Derrière les fenêtres, ces éclats bleutés de ciel crépusculaire étaient déjà plus froids, et à présent les nuages se déversaient.

Les lumières s'étaient allumées dans le parking. Il n'y avait pas un bruit. Ils émergèrent dans la lumière grise, qu'atténuait la poussière et un léger crachin, Enko mettant le pied au plancher dès qu'ils eurent tourné le coin de la rue à couvert dans un crissement de pneus pour se retrouver à portée du sniper. De l'autre côté de la rue, le journaliste aperçut un bâtiment où s'alignaient quatre rangées de fenêtres visibles, grises et noires comme du verglas sur la façade sable pâle. Le métal crépitait, mais pas ici. Se mordant presque les lèvres, les épaules voûtées, comme si cela pouvait le rendre moins vulnérable, Enko fit déraper la voiture à un autre croisement ; ils fonçaient maintenant le long de façades jaunes et pénétraient dans le district de Stari Grad ; il y avait de la poussière, de la craie et des bris de verre sur les trottoirs. – Ça, ça vient d'arriver, expliqua Enko, qui avait presque l'air de s'amuser. – À cet instant, une nouvelle volée de verre jaillit des fenêtres et vint s'écraser au sol. Le journaliste resta tranquillement assis sur le siège passager. Il excellait à garder son calme quand il était impuissant.

Enko demanda : Qu'est-ce que tu penses de ces putains de tchetniks ?

Bande d'assassins, dit le journaliste.

Momentanément satisfait, Enko dit : Il y a quelques jours, un homme s'est fait abattre devant le palais présidentiel. On a essayé de l'aider, mais il était déjà en sang. La traînée de sang faisait plus de mille mètres. C'est là qu'elle vit.

Qui ça ?

Vesna. Quand tu sortiras, pas besoin de courir, mais je te préviens, fais bien attention et magne-toi le train.

D'accord.

Attends une seconde. Y en a un qui arrive. Tais-toi. *Tais-toi.* Non, c'est bon.

Alors qu'ils s'éloignaient de la voiture à petits pas pressés, ils entendirent l'obus exploser.

Sur le palier entre les deux premières volées de marches, plongé dans l'obscurité, Enko dit : Et si tu me donnais une petite avance ?

Bien sûr, dit le journaliste. Combien ?

Donne-moi cinquante.

Une seconde. Voilà.

Parfait. Bon alors, Vesna, elle est très ouverte. Ça la dérangera pas que je t'aie amené. Et y a plein de nanas, des nanas sexy. Pas dit qu'elles s'intéressent spécialement à un type comme toi, mais on sait jamais, c'est peut-être ton jour de chance.

OK.

Autre chose. Quelqu'un te demande combien tu me payes ou si tu me payes, ça regarde que moi.

Je ne dirai pas un mot.

J'aurais bien aimé que tu les prennes, ces jumelles. Je voulais leur montrer.

La porte de Vesna était ouverte. Quand ils entrèrent dans l'appartement, où flottait un brouillard de fumée de cigarettes, ils entendirent de nombreuses personnes, et au loin une mitraillette tira trois salves. Une femme éclata d'un rire tonitruant.

Regardez ! s'écria Mirjana. Je me demandais où tu étais passé. C'est qui, lui ?

Personne, un Américain, dit Enko.

Tiens, ça c'est de la part de mon cousin, pour l'essence. Tu ferais mieux de vérifier que le compte y est.

J'ai pas besoin de vérifier. S'il m'a entubé, c'est son problème.

Merci de l'aider.

Bah, il me le revaudra. C'est qui la fille, là-bas ?

Au cours de cette soirée, Enko rencontra une femme du nom de Jasmina, et au petit matin il la ramena chez lui, elle le chemisier boutonné de travers et lui le cou maculé de traces de rouge à lèvres. La mère d'Enko eut la sagesse de ne rien dire. Il était son seul soutien. Quant à l'Américain, il dut dormir dans le salon de Vesna parce que personne n'avait envie de le raccompagner en voiture, surtout après le couvre-feu. Ce qui ne le déranga pas le moins du monde. Il resta éveillé jusqu'à trois heures et demie du matin à discuter avec le poète des romans d'Ivo Andrić, que le poète détestait, de ceux de Danilo Kiš, en particulier *Jardin, cendre*, qui trouvait plus grâce aux yeux du poète qu'aux siens, et, devant Vesna qui souriait, fumait et bâillait, de la forme idéale de la beauté féminine slave, éminent sujet de préoccupation intellectuelle pour les deux jeunes hommes qu'ils étaient. Les autres invités étaient partis. À cette heure-ci, les snipers avaient dû eux aussi aller se coucher, et le silence qui les illuminait tous deux tel un joyau, sans parler de leur naturel obsessionnel, rendait la conversation plus intéressante encore – si tant est que ce fût possible – que ne l'exigeait le sujet, de sorte qu'ils auraient presque pu se trouver aussi bien dehors, sous les étoiles, à deviser de choses fondamentales. Vesna était allée partager une cigarette avec la nouvelle veuve du dessus. Le poète affirmait qu'il y avait un certain physique, jadis incarné par la célèbre actrice Olga Ilić, qui se caractérisait par des yeux sombres, des cheveux bruns (bouclés de préférence), des créoles en argent, des seins plantureux, un cou allongé et des lèvres charnues. Je suis au regret de vous informer que l'Américain n'avait jamais entendu parler d'Olga Ilić. Le poète expliqua qu'elle avait joué le rôle de Desdémone *et* celui de Hamlet – quelle liberté d'esprit ! – et qu'il chérissait, punaisée au mur de sa chambre, une photo d'elle, tirée d'une coupure de presse, dans le rôle principal de *Mauvais sang*. Si les tchetniks n'avaient pas été là, il aurait pris l'Américain par le bras et l'aurait emmené séance tenante admirer cette photo, car tels étaient les sujets les plus importants pour les êtres humains : l'art véritable, la passion, l'expression – toutes choses présentes dans le regard d'Olga Ilić.

– Et tu sais, mon ami, elle est morte dans la misère, quasiment comme une mendicante ! L'une de nos plus grandes actrices yougoslaves ! Si je pouvais remonter le cours du temps, j'irais la voir jouer un soir sur la scène du Théâtre national. Elle avait toujours une rose à la poitrine, et à la fin de la représentation elle la lançait aux spectateurs. Quel poème je pourrais écrire là-dessus ! – En la personne de l'Américain, lequel reconnut d'un air jovial qu'il en savait moins long qu'il n'aurait dû, ou voulu, sur les femmes des Balkans, le poète fut heureux de trouver, pour une fois, un public respectueux ; et en la personne du poète, l'Américain trouva un guide à même de l'initier aux noms et aux charmes de la plupart des femmes qu'il avait croisées ce soir-là, à l'affût des obus. Il ressortit bientôt de cette conversation que le poète était manifestement épris de Vesna, laquelle revint alors dans la pièce, leur adressant un sourire en apparence plein d'affection alors que des poches noires s'étiraient sous ses yeux. L'Américain s'autorisa à s'éprendre de même, mais sans s'interdire pour autant de garder à l'esprit Mirjana, Ivica et Dragica. Vesna servit un dernier verre à tout le monde. L'Américain se mit à fantasmer à part soi qu'il l'avait sauvée ; et maintenant ils coucheraient ensemble pour la première fois. Elle lui donna une couverture, et il s'allongea aussi loin que possible de la fenêtre, avec son gilet pare-balles en guise d'oreiller. Quand le tissu était trop humide, par exemple à cause de la transpiration, il devenait dangereusement perméable. C'est pourquoi il ne fallait jamais dormir avec. Le poète resta debout et écrivit un poème pour Vesna. Comme beaucoup d'égoïstes, il avait très bon cœur, et ainsi, juste avant l'aube, à l'heure où les rues étaient encore sûres, il réveilla le journaliste et l'accompagna chez Enko.

À neuf heures moins le quart ce matin-là, les bruits recommencèrent, des coups mats, graves et sinistres, et de petites explosions en rafales presque joyeuses, comme des pétards. Le poète, dans sa sagesse, était parti depuis longtemps. Enko et Jasmina dormaient, enfin peut-être. Le journaliste avait emporté une livre de café pour Vesna ou n'importe quelle autre beauté slave idéale, mais, ayant raté l'occasion de faire son offrande, il le donna à la mère d'Enko. La vieille dame fatiguée et affamée accepta ce cadeau sans étonnement ni gratitude. Tout ce

qu'elle recevait ne pouvait venir que d'Enko, pas de cet étranger, qui n'était rien.

Faites comme chez vous ; allez prendre une douche, dit-elle en glissant le paquet de café dans la poche de son manteau. – J'ai à faire en bas.

C'était le premier jour de grand froid. L'Américain prit une douche glacée dans la salle de bains obscure et se demanda en sortant comment les gens feraient lorsqu'il commencerait à neiger.

Il ne tombait plus aucun obus à présent, et un soleil morne brillait sur les bris de verre. Aucun signe d'Enko et de Jasmina ; ni de la mère d'Enko. Amir et ce dernier étaient censés travailler aujourd'hui, mais l'Américain, qui n'en savait pas long sur grand-chose, savait du moins que tout rentrerait dans l'ordre tôt ou tard, ou pas, et qu'en attendant le mieux qu'il pouvait faire était de ne rien faire. Fatigué, plombé par l'alcool, fasciné par Vesna, qui souriait à tous ses invités ; instruit par le poète sur le chapitre des femmes slaves, et transformé bien entendu par les diverses potentialités funestes des obus, il considéra qu'il faisait des progrès, et s'assit de bonne humeur à la table de la salle à manger pour coucher sur le papier ses observations, son gilet calé contre ses genoux. Il pensait qu'il était de son devoir de mettre des mots, autant que possible, sur les souffrances de ces gens. S'il y avait une raison à sa présence ici, ce devait bien être cela. S'il ne pouvait rien pour eux, alors son voyage n'avait aucun sens. Aussi sincère à sa façon que Vesna, il souhaitait la paix, même si cela devait rendre son témoignage moins sensationnel. Comme le poète, sans parler des snipers, il se fiait à son instinct.

Devant l'appartement, l'asphalte avait été rongé çà et là par les obus, et un peu plus loin se trouvait une espèce de pelouse jonchée de détritrus devant laquelle se promenaient deux chiens que leurs maîtres, au dire de la mère d'Enko, n'avaient plus les moyens de nourrir, puis une rangée de voitures, certaines en parfait état, d'autres rouillées et dépourvues de vitres, d'autres encore criblées d'impacts de balles. L'Américain tendit l'oreille. Le fracas rugissant d'un tir de mortier était stupéfiant, certes, mais qu'accomplissait-il ? Les assiégeants ne possédaient-ils qu'un seul obus ?

À neuf heures, le calme était revenu, hormis quelques détonations lointaines, et les gens qui passaient dans la rue avaient l'air détendus, à pied pour la plupart, certains au volant de leur voiture ou à bicyclette, traversant tous l'autoroute à deux voies au niveau de l'intersection où gisait un tramway abandonné, puis disparaissant derrière une immense grue de chantier. On entendait des tirs, mais il y avait un homme qui marchait en lisant son journal. Personne ne courait. Les pigeons picoraient les ordures.

À neuf heures et demie se répercutèrent en écho quelques brèves explosions qui noyèrent les collines sous un brouillard de poussière ou de fumée, et un vieil homme qui tenait à la main un sac de courses fit la grimace, baissa la tête et se mit à courir. Les pigeons s'envolèrent en pagaille, paniqués. Puis le silence retomba ; les gens marchaient de nouveau lentement dans la rue ou s'arrêtaient pour bavarder d'un air insouciant. Un unijambiste avançait en se propulsant avec détermination à l'aide de ses béquilles. Il tournait sans cesse la tête dans la direction d'où provenait le bruit des explosions. Puis il disparut. Le journaliste écrivit tout cela.

La porte s'ouvrit. La mère d'Enko entra dans la pièce en soupirant. L'Américain lui proposa une gorgée de sa flasque de poche, et dès lors elle le trouva sympathique, tout compte fait. Elle but une rasade, se lécha les babines, et lui flanqua une grande tape sur l'épaule. Puis elle alla leur préparer deux tasses de thé clair.

Où est Enko ?

Il dort, dit-elle.

Ah. Avec elle.

Ils restèrent assis là, l'oreille tendue à l'affût des obus, et au bout d'un moment la vieille femme alluma une cigarette et déclara : Ils disent qu'il vaut mieux ne pas sortir maintenant. Très dangereux. Parfois c'est vrai, et parfois non. Mais bon, on ne peut pas rester enfermé éternellement.

6

Sur les coups de dix heures, la porte de la chambre d'Enko s'ouvrit. Enko, torse nu mais pistolet déjà à la ceinture, entra dans

la salle de bains et ferma la porte. Puis il retourna dans la chambre en se frottant le front et en bâillant. Un quart d'heure plus tard, la fille sortit à son tour, entièrement vêtue, et fila timidement dans la salle de bains.

Écoute, dit Enko. J'ai encore besoin d'une petite avance.

Pourquoi pas ?

Donne-moi cent.

Et si on disait cinquante ?

J'ai dit donne-moi cent.

Si je te donne cent, dans ce cas, après les cinquante que je t'ai donnés hier soir, on est quittes pour aujourd'hui, ce qui me va très bien. Le seul problème, c'est que je n'aurai plus beaucoup d'argent sur moi si jamais on veut s'acheter quelque chose à manger.

T'en fais pas pour ça, dit Enko.

D'accord, dit l'Américain. Il prit son gilet pare-balles. Jasmina venait de ressortir de la salle de bains ; il s'y enferma, baissa son pantalon et préleva cent deutschemarks dans la ceinture où il rangeait son argent. Il avait menti à Enko, bien entendu, lequel n'était sans doute pas dupe ; il n'y avait aucun endroit sûr où laisser de l'argent en espèces, alors il le gardait sur lui. C'était un beau billet tout neuf, comme les autres, le genre de billets que les gens préféraient par ici. Il le plia trois fois et le fourra dans sa poche. Il enfila ensuite le lourd gilet, l'ajusta et attacha les deux accroches au niveau du torse. Puis il ferma son coupevent par-dessus, afin de se faire moins facilement repérer par les snipers. Il lui avait toujours semblé d'une logique élémentaire que porter un gilet pare-balles était la meilleure façon de se désigner soi-même comme cible.

Jasmina était debout à la table de la salle à manger, son porte-monnaie à la main. La mère d'Enko l'ignorait.

Enko le regardait fixement. Il attendait manifestement son avance. L'Américain dit : Tu as un moment ? – Enko se leva et le suivit dans le couloir. L'Américain lui donna son argent.

C'est quoi toutes ces cachotteries à la con ? dit Enko.

Mes finances ne regardent que moi, rétorqua l'Américain. C'est comme ça que je préfère procéder.

D'accord, dit Enko. Amir est en bas.

Où va-t-on ?

Sur la ligne de front, si tu promets de pas te chier dessus.

Je ferai mon possible.

On a besoin d'essence. L'argent c'est pour ça. En chemin on déposera Jasmina chez son cousin. Allons-y.

L'Américain serra la main de la mère d'Enko. – Revenez, dit-elle. Je prierai pour vous.

Enko chuchotait quelque chose à l'oreille de Jasmina. Elle gloussa.

7

Ici tout le monde court, dit Amir. Ce coin de rue est très dangereux. Il y a des snipers serbes qui tirent depuis les collines. Il faut qu'on accélère.

D'accord, dit l'Américain. Enko était à l'arrière, le pistolet posé au creux de ses jambes.

La voiture tourna sur le trottoir puis traversa à toute vitesse un pont pour piétons. – Cet endroit est très dangereux, dit Amir.

Oui, je vois ça.

Le vieux fusil M48 d'Amir bringuebalait entre les sièges, canon pointé vers l'avant.

Ils roulaient maintenant sur une voie rapide, et une balle heurta le bas de la voiture, du côté gauche du châssis, apparemment sans causer aucun dommage. Personne ne dit rien. Amir mit le pied au plancher. Puis plus aucun tir. L'Américain se sentit envahi par ce léger malaise qui le prenait dans ce genre de circonstances : une décharge de pure adrénaline, intrinsèquement nauséuse, cette forme supérieure de frayeur qui lui donnait l'impression que son cerveau flottait dans un bain de glace, mêlée d'un soupçon de dégoût dirigé contre lui-même parce qu'il s'était volontairement mis en danger de mort. Au fil des années, le fossé incompréhensible qui se creusait entre son propre destin d'agent libre prêt à tous les risques et celui des gens dont l'histoire lui fournissait souvent son gagne-pain, autrement dit des gens qui, eux, n'étaient pas libres, et subissaient par conséquent les pires atrocités, finirait par l'abîmer.

Comme il était libre, cependant, il ne serait jamais aussi abîmé que la plupart d'entre eux. Et, comme Enko, il était payé pour sa peine. Dans l'ensemble il s'en sortait bien, même plus que bien. Aujourd'hui, bien entendu, il ne songeait qu'à survivre jusqu'à la fin de la journée tout en prenant des notes du mieux qu'il pouvait. Il dressait mentalement des listes et les divisait en sous-listes, dans l'espoir de parer à toutes les éventualités : Si Amir se fait descendre, je prendrai le volant, mais il risque de me gêner, et dans ce cas je tiendrai le volant de la main gauche tout en coinçant son cou avec mon bras droit, et si Enko m'aide...

Hé, Enko, dit l'Américain.

Ferme-la, dit Enko.

Enko, j'espère que tu n'as pas le doigt sur la détente.

Ta gueule.

Si tu pouvais juste éviter de me tirer dans le dos si on roule sur une bosse. Sauf si tu le fais exprès, bien sûr.

Enko éclata de rire.

Amir prit un virage sur trois roues, et ils s'enfoncèrent à fond de train dans un tunnel sur les parois duquel étaient alignés des sacs de sable, avant de freiner aussitôt pour s'arrêter dans le parking d'un bâtiment partiellement détruit.

Écoute, dit Enko. On va passer par ce trou dans le mur, là. Les tchetniks peuvent nous voir à cet endroit, alors on va grimper la colline en courant sur environ deux cents mètres.

D'accord.

Et c'est ce qu'ils firent, le journaliste américain ne trébuchant qu'une seule fois, encombré par le poids de son gilet, et personne ne leur tira dessus. On n'était encore qu'en milieu de matinée et derrière le mur de sacs de sable se trouvaient une demi-douzaine d'hommes, certains vêtus de l'uniforme de l'ancienne armée nationale, debout en train de fumer tandis qu'une demi-douzaine d'autres chargeaient des munitions dans un fourgon de police militaire, non loin des débris de verre de la veille qui scintillaient un peu comme de la neige fraîche. Enko en salua plusieurs à tour de rôle en cognant ses poings contre les leurs, tandis qu'Amir restait immobile, impassible, souriant peut-être derrière ses lunettes noires. Ils tendaient tous l'oreille, à l'affût des obus, le visage hâve et spectral.

Ils se montrèrent cordiaux avec l'Américain, car à ce moment-là son gouvernement considérait les musulmans bosniaques comme des victimes immaculées, et donc des alliés à qui il fallait venir en aide ; quelques années plus tard, ce même gouvernement considérerait tous les musulmans comme des terroristes en puissance. Ils se prêtèrent donc au jeu de l'interview tandis qu'il retranscrivait soigneusement dans son calepin leurs témoignages hauts en couleur.

Un milicien lui montra une planche de bois hérissée de clous et dit : Vous savez ce que c'est, ça ? On l'appelle *la prof de tchetnik*.

L'Américain eut la présence d'esprit de rire de bon cœur, après quoi ils l'eurent encore plus à la bonne.

8

Tu sais que tu as raté un scoop, dit un reporter français effaré au très jeune journaliste britannique dont le fixeur était l'ennemi d'Enko. Quatre Français ont été blessés hier soir, et un Égyptien !

Je vous offre un verre, messieurs ? proposa l'Américain aux deux journalistes.

Très drôle. Trouve-toi un scoop tout seul.

Je n'y manquerai pas, rétorqua l'Américain, tout excité parce qu'Amir et lui s'apprêtaient à se rendre chez Vesna. Enko les rejoindrait plus tard ; il était avec Jasmina.

Amir accepta un whiskey, pas plus. Il préférait rester prudent au volant. Il dit : J'ai l'impression que Vesna te plaît.

Oui, bien sûr. Et toi ?

Une vraie femme bosniaque.

Les femmes bosniaques sont très jolies.

Bien.

Marko m'a parlé de ses théories sur la beauté slave hier soir. D'une actrice qu'il aime beaucoup, une certaine Olga Ilić...

Qui ça ?

Olga Ilić. Il dit qu'elle est morte en 1945.

Oublie ce que t'a dit Marko. C'est rien qu'une salope de Serbe morte et enterrée. Tu es prêt ?

Bien sûr. Au fait, tu penses que ça va déranger Vesna que je reste chez elle ?

Elle comprend. Tu es un invité, et un ami.

Merci. Vous êtes tous mes amis...

Il paya l'addition, et ils regagnèrent la voiture. C'était là une autre différence entre eux et lui : le fait qu'ils soient si nombreux à se balader sans gilet pare-balles, et que le sien soit plus invulnérable que la plupart des leurs, même s'il était proportionnellement plus lourd. Les meilleurs modèles qu'il connaissait avaient été fabriqués spécialement pour les membres du pacte de Varsovie. Il y avait un col pour protéger la carotide et les artères sous-clavières. Le sien ne montait pas aussi haut. Amir s'installa derrière le volant, en tirant très lentement sur une cigarette, le regard fixé droit devant lui. Un fusil automatique gloussa au loin. L'Américain comprit qu'Amir écoutait la nuit et réfléchissait au meilleur plan d'action possible. Il attendit patiemment. Puis Amir démarra.

Ils tournèrent aussitôt le coin de la rue et Amir accéléra brusquement pour traverser le champ de tir des snipers, et l'Américain leva les yeux vers les quatre rangées de fenêtres du bâtiment de l'autre côté de la rue mais elles étaient noires et grises et ne renvoyaient aucun reflet ; la voiture prit un nouveau virage, sans encombre, et Amir ralentit et dit : Un jour on l'aura, cet enclé. – Ils pénétrèrent dans Stari Grad plus calmement que l'autre soir, quand c'était Enko qui conduisait, mais Amir avait les mains fermement agrippées au volant, l'épais canon gris du M48 pointant toujours entre eux. L'Américain préférait Amir à Enko. Il ne lui demandait jamais d'argent, lui.

Ils grimpèrent l'escalier. Il y avait foule chez Vesna ce soir-là. Un grand type criait : Comment vous voulez qu'on les arrête avec cinquante cartouches ? Cinquante cartouches seulement, cinquante !

Vesna se précipita vers lui et lui toucha très délicatement la main. – Ne t'inquiète pas pour ça, mon frère, dit-elle.

L'homme la regarda. Vesna l'invita à prendre une chaise.

Une expression presque douce passa sur le visage d'Amir quand il posa les yeux sur Vesna. Il rangea son fusil à la verticale dans le placard.

Dès que Vesna fut passée à un autre invité, le type bourré se leva et marmonna : Cinquante putains de cartouches...

Ferme-la et file-moi une cigarette.

Où est Enko ?

Avec le Chauve, et toi aussi tu devrais être avec eux. Hé, toi, Mister Cinquante Cartouches ! C'est quoi ton nom ?

Kambor. T'es qui, toi ?

T'as jamais entendu parler du Chauve ?

Bien sûr que si.

Alors pour ta gouverne je vais te le dire, qui je suis. Je suis Muhamed. Je suis dans la brigade du Chauve. Si tu as besoin de munitions, va voir le Chauve. Il a un paquet de grenades à fusil...

Pas pour moi, pas pour tout le monde ! Les gars en première ligne, avec leurs cinquante cartouches...

Et pourquoi t'y es pas, toi, en première ligne, connard ? Amir, mon frère, qu'est-ce que tu as pour moi ?

Amir lui donna cent deutschemarks. L'Américain alla saluer Vesna, qui lui adressait un sourire éclatant qu'il arrivait presque à croire sincère. D'un air gêné il lui demanda comment elle allait, et elle lui répondit qu'une de ses voisines s'était fait tuer, pas une amie proche, mais quelqu'un dont la disparition, finalement, la touchait plus qu'elle n'aurait cru.

Que s'est-il passé ?

Elle faisait la queue pour tirer de l'eau à la brasserie, quand un obus...

Je suis désolé.

Et le plus drôle c'est qu'elle était serbe ! Enfin, au moins nous sommes tous égaux ici.

Vesna, vous connaissez le Chauve ?

Oh, oui ! Il sourit tout le temps. Il est généreux envers ses voisins et ses amis. Il est généreux envers les gens qu'il traite avec générosité.

Des gens comme Amir et Enko ?

Oui, des hommes fiables comme eux.

L'Américain passa le reste de la soirée assis à boire et à écouter, repérant parfois que quelqu'un venait de dire quelque chose de très important que, par respect pour eux tous, il n'écrirait pas en leur présence mais ferait son possible pour se rappeler

(la nuit silencieusement déchirée par l'éclat lointain d'un obus qui n'empêcherait pas cependant les chairs de la nuit de se refermer) ; il songeait qu'aucun d'entre eux ne devait savoir pourquoi ce qu'ils disaient pouvait avoir la moindre importance aux yeux d'autres personnes et pour d'autres époques ; après tout, comment leurs paroles pouvaient-elles leur importer à eux-mêmes, sinon de manière temporaire, eux qui comprenaient les obus ? Peut-être que d'ici une dizaine ou une vingtaine d'années, si du moins ils réussissaient à rester en vie aussi longtemps, ils auraient la chance d'avoir oublié la portée de ce que les gens disaient dans ce genre de circonstances, et alors, s'il avait retranscrit leurs paroles et qu'ils les découvraient et qu'ils les lisaient, peut-être revêtiraient-elles un sens nouveau à leurs yeux, et peut-être même y trouveraient-ils quelque chose de l'ordre d'un accomplissement.

À un moment, le poète tomba sur lui et, avec soulagement, ces deux hommes timides se tinrent compagnie et jouèrent à dresser la liste des charmes de la femme slave. L'Américain trouvait que son ami semblait triste, peut-être même l'était-il par nature. Ils trinquèrent ensemble.

Et comment ça s'est passé sur la ligne de front ? demanda le poète.

Pas trop mal. Et comment c'était ici ?

De quoi pourrais-je me plaindre ? Quand les nazis étaient ici, mes grands-parents mangeaient de l'écorce de bouleau.

9

Mais pour en revenir à Olga Ilić, commença à expliquer le poète, quand on l'a accusée d'avoir collaboré avec la Bulgarie, elle a été emprisonnée et elle a fait une dépression nerveuse, car c'était une femme très sensible. Si sensible, si belle ! Vesna lui ressemble beaucoup à cet égard, je trouve.

Diriez-vous qu'Olga Ilić était quelqu'un de bon ?

Vous savez, j'ai parfois l'impression qu'elle aurait pu être ma femme, ou peut-être ma sœur. Pendant la guerre de Hitler, elle vivait dans une banlieue de Belgrade, elle a été chassée de sa

maison par les bombardements et elle était terrorisée à l'idée qu'un obus américain ou anglais puisse la frapper. Vous ne pensez pas qu'elle était l'une d'entre nous ?

Un nouvel obus explosa, pas si loin de là, et une jeune femme se figea comme si elle était en train de jouer du violon, car ce genre d'existence était encore tout nouveau ; et le poète la considéra de ses beaux yeux emplis de compassion.

Cet après-midi-là, Amir avait conduit l'Américain à la morgue, où il avait décidé d'aller voir, puis de savoir, que tous ces enfants étaient morts – Dieu merci il ne les avait pas connus, de sorte qu'il ne fut pas excessivement envahi par l'émotion, du moins pas tout de suite ; il pourrait évoquer dans ses articles leur visage jaune verdâtre et leur bouche bée sans que son travail soit entravé par des considérations d'ordre personnel. Les détails, précieux en eux-mêmes dans la mesure où ils étaient une manifestation du réel, s'aligneraient et exprimeraient toute la sinistre horreur qu'ils représentaient, sans qu'il ait besoin de se torturer à leur propos. Un photjournaliste peut tomber sur ses négatifs dix ans après les faits et n'être qu'à cet instant infecté par l'angoisse dont ils témoignent ; pour les travailleurs des mots, c'est la même chose mais de manière différente. Il savait qu'il valait mieux ne pas s'étendre sur le sujet chez Vesna, même avec le poète, qui continuait de chanter les louanges de cette dernière en décrivant Olga Ilić, tandis que l'Américain égaré écoutait les autres conversations autour de lui, essayant de les graver à jamais dans sa mémoire, afin qu'il puisse un jour ressortir quelque chose, peu importe quoi, de ces paroles :

Il nous reste encore dix caisses de balles traçantes des baraquements Viktor Bubanj.

Pourquoi ne pas renforcer ce check-point ?

Le Chauve dit qu'il pleut des obus sur Konjic comme jamais.

Il était là-bas ?

Évidemment qu'il y était, tête de nœud. Le Chauve va partout où les brigades ne peuvent pas aller.

Et alors pourquoi il ne libère pas Konjic pour nous, hein ? Héros en fauteuil...

... abattus tous les deux sur le Vrbanja Most, après leur avoir donné leurs garanties. Et depuis ce jour ma sœur a la tête un peu dérangée. Zlata et elle avaient fréquenté la même école...

T'inquiète, mon frère. On se vengera. Ces petites Serbes vont apprendre comment on fait des bébés bosniaques.

Un obus s'annonça en sifflant, et tout le monde se tut. Les soldats aguerris furent les premiers à retrouver leur calme, haussant les épaules en écoutant l'explosion, qui retentit assez loin finalement.

Les doigts de Mirjana tremblaient. Elle vit l'Américain la regarder. – Les nerfs, lui dit-elle en souriant.

Il dit : J'envie ceux qui sont capables de comprendre ce qu'ils entendent. Ça doit leur donner quelques secondes supplémentaires de paix...

La brunette acquiesça, ses bagues aux doigts étincelant quand elle porta à ses lèvres son verre de *slivovitz*, puis elle dit : Au début on trouvait ça amusant, et puis on ne savait même pas à quoi ça ressemblait, une grenade, alors on sortait sur le balcon pour voir. C'est comme ça qu'on a appris qu'il y en avait qui émettaient une sorte de bourdonnement, et d'autres plutôt un sifflement, et au neuvième étage de notre immeuble il y avait un Serbe qui applaudissait chaque fois qu'une bombe tombait ; il braillait : *Oh, ils l'ont eu !* Je me souviens de ses cris de joie...

Qu'est-ce qu'il est devenu ?

Oh, il est toujours là, mais il ne crie plus de joie, en tout cas plus aussi bruyamment, parce qu'on en a eu marre...

Amir s'approcha alors de lui et dit : Enko t'attend sur le palier.

L'Américain sortit.

Donne-moi une avance, dit Enko.

Combien ?

Tout.

D'accord. Je reviens dans cinq minutes.

Disons deux cents.

Ça sera des dollars.

Combien ?

Cent.

Non, c'est pas assez.

C'est tout ce que j'ai sur moi pour le moment.

Quand est-ce que tu vas me les donner, ces jumelles ?

À la fin. Je reviens tout de suite.

Plutôt que de déranger les combattants qui fumaient devant la salle de bains de Vesna, il grimpa deux autres volées de marches plongées dans l'obscurité et le silence – assez loin pour avoir le temps de cacher la pochette où il rangeait son argent aux yeux d'Enko ou de qui que ce soit d'autre. Il préleva sans incident le billet de banque et le vérifia à l'aide d'une lampe torche. Puis l'Américain retourna dans l'appartement de Vesna. Enko souriait à une blonde vêtue d'une pauvre robe à motifs et la dévorait du regard. La blonde gloussait. Jasmina, qui pleurait à chaudes larmes, se précipita dans la salle de bains. Mirjana leva les yeux au ciel. Vesna disposait des sablés apéritifs sur une petite assiette. Amir croisa le regard de l'Américain, sans rien dire.

Enko, j'ai quelque chose pour toi, dit l'Américain.

Ferme ta gueule.

Je vais le donner à Amir.

J'ai dit ferme ta gueule.

Un silence presque total s'abattit sur l'assemblée, et l'Américain entendit l'un des combattants dire : Cinquante hommes armés de fusils à grenades...

Tournant le dos à son ami, l'Américain empoigna la main d'Amir et lui glissa ainsi le billet. Puis il alla rejoindre le poète.

10

Les jours où ils travaillaient pour lui, Enko et Amir ne volaient pas leur argent. Il interviewa des combattants dans un bâtiment en béton aux volets démantibulés autour des fenêtres explosées et noircies, rencontra les mères d'enfants assassinés et s'imagina qu'il contribuait à "faire bouger les choses". Ils en profitaient pour accompagner Enko dans ses propres missions, dont la plus courante était de ravitailler ses camarades en munitions sur le front. Un jour ils apportèrent un sac d'oignons et de pommes de terre à la mère de Jasmina. De quoi Amir avait besoin, et même où il vivait, l'Américain n'en sut jamais rien. À l'ombre, un garçon aux cheveux longs nettoyait son bout de trottoir au tuyau d'arrosage, marchant sur des bris de verre. Parfois Enko disait : Demain je suis avec les gars, et l'Américain partait alors

en vadrouille seul avec Amir, qui était bien sûr parfaitement capable de lui servir d'interprète. Souvent ce n'était d'ailleurs même pas nécessaire, comme le jour où ils s'installèrent à une terrasse presque au sommet d'une grande artère pentue, où ils burent de la *slivovitz* en compagnie d'une blonde répondant au nom de Sandi (vingt-deux ans, nota-t-il dans son carnet) ; elle avait disposé à leur intention un bouquet de fleurs fraîches dans un grand vase sur la table. Son petit ami vivait à Centar ; elle n'avait aucun moyen de le joindre, même par voie postale. Derrière la clôture se profilait un panorama d'autres toits de tuiles rouges, puis des arbres, puis encore des toits rouges, puis le zigzag du sentier miné. Sandi leur confia : Le plus difficile c'est la peur, vous ne trouvez pas ? C'est terrible. Ma sœur vit en Allemagne et je ne sais pas ce que je peux lui expliquer. Elle ne comprend pas qu'on la ressent en permanence, dès qu'on met un pied dans la rue, et puis quand on rentre... – Il nota tout, en songeant qu'il devait faire comprendre aux autres ce que la sœur ne comprenait pas, tandis qu'Amir le regardait fixement.

Enko lui demanda une avance de trois jours de salaire. L'Américain sourit et paya. Le soir, s'il trouvait quelqu'un pour le conduire, il allait chez Vesna. D'autres soirs, il restait dans le salon du Holiday Inn, où traînaient parfois des soldats en permission et toujours deux sortes de journalistes, les costumes-cravates carte de presse épinglée au revers de la veste, et les têtes brûlées en gilet de photoreporter, qui parlaient de leurs projets extravagants et rivalisaient de vantardise. Il n'était guère approprié de rester assis seul dans son coin, comme le faisait le néophyte américain. Cela trahissait le journaliste freelance sans le sou qu'il était – en un mot, un parasite. Quand il était arrivé dans le pays, des journalistes télé l'avaient pris en pitié et l'avaient escorté de l'aéroport jusqu'au Holiday Inn (la voiture roulant en trombe prenant au passage une balle de bienvenue tirée depuis les hauteurs de Gavriča). Ce jour-là, le seul moyen de pénétrer dans la ville était de suivre ce groupe. Il leur en était reconnaissant, et espérait qu'il n'aurait pas à leur demander d'autres faveurs. Il n'avait pas encore appris qu'on peut se tirer de n'importe quelle situation avec de l'argent, que la monnaie qu'on avait à offrir fût acceptable ou non. De fait, une sorte d'échange avait eu lieu :

pour autant qu'ils l'eussent remarqué, ils l'avaient ignoré, ne voyant en lui qu'un ressortissant de ce marigot appelé "reportages", tandis que, à ses yeux, ils n'étaient que des producteurs de spectacle et ne lui inspiraient à ce titre que de la pitié. *Lui*, il creuserait jusqu'au *pourquoi* des choses. – Dans l'ensemble, évidemment, ils s'ignoraient les uns les autres. Chacun fomentait son petit article en tendant l'oreille, à l'affût des obus.

Quel âge avaient vos fils ? demanda-t-il à Mirjana.

Cinq et trois ans.

Comment s'appelaient-ils ?

Je ne veux pas en parler.

Mais au bout d'un certain temps (c'est-à-dire une demi-semaine, car là où la mort est omniprésente, les amitiés mûrissent vite), Mirjana et les autres comprirent (du moins lui sembla-t-il) qu'il était très attaché à eux, en raison de leurs souffrances, qu'il espérait consigner pour d'autres car cela le tourmentait. (Il n'arrivait pas à décider s'il devait admirer Enko, non pas pour son courage et son expertise mais pour sa peine, qui lui servait de bouclier, comme un gilet pare-balles.) Le poète, bien sûr, avait été le premier à lui accorder sa confiance. En présence de Vesna, le poète ressemblait à l'un de ces petits chiens silencieux, aux pattes filiformes et aux yeux de biche, qui restent sagement assis sous la table et vous regardent rarement dans les yeux mais ne sont jamais les premiers à détourner le regard. Comme l'Américain admirait lui aussi Vesna, mais sans arrière-pensée, et moins encore de jalousie, la connivence entre les deux hommes était profonde ; par ailleurs, l'Américain croyait en la bonté du poète. Quant à Amir, peut-être voyait-il l'Américain d'un bon œil depuis le début, même si avec Amir on ne savait jamais. Vesna, elle, aurait souri à n'importe qui, bien sûr, hormis à ceux qui les bombardaient depuis les collines. Les autres femmes semblaient suivre le mouvement qu'elle impulsait. Il croyait commencer à comprendre la première et la deuxième signification des obus, mais pas encore la centième ; peut-être que les combattants sur la ligne de front n'en étaient eux-mêmes pas capables.

Enko était là. Enko dit : Mirjana ne parle pas de ça parce que sa famille est mixte.

Ce n'est pas vrai ! s'écria la femme. Sans mot dire, Vesna lui glissa un bras autour de l'épaule.

Les fixant du regard, Enko ajouta : Je crois que c'est un problème de ne pas en parler.

À cet instant, l'Américain comprit qu'Enko essayait de l'aider. Mais est-ce qu'on est obligé d'en parler ? dit Mirjana.

Mon avis personnel, dit Enko, et l'Américain fut surpris de découvrir qu'Enko en avait un, est que le seul moyen d'éviter la guerre, c'est de faire honte aux gens.

Et tu crois vraiment que c'est possible avec des gens comme les Serbes ?

Non, je parle des Allemands, répliqua Enko avec un petit rire sarcastique. Les Allemands sont différents. – Puis il se dirigea vers Amir et lui murmura quelque chose à l'oreille.

Tout en caressant les cheveux de Mirjana, la fille aux cheveux roux, Dragica, dit : Enko a raison. Ces temps-ci je me demande en permanence : C'est quoi l'histoire ? C'est quoi la vérité ? Quand on va à l'école catholique, comme ç'a été mon cas, on n'entend parler que de l'histoire croate, et jamais des atrocités que les Croates ont commises sous Hitler. Si Dieu me prête vie et que j'ai des enfants, un jour ils iront à l'école et ils n'entendront pas parler des atrocités que les Croates commettent aujourd'hui. Mais moi je leur dirai : Chez nous aussi il y a eu des gens qui ont fait des choses horribles pendant la guerre. Et je crois que la meilleure chose à faire serait d'écrire leur nom et de dire : *Ils ont tué*.

N'est-ce pas pour cela que vous êtes là ? demanda Vesna à l'Américain.

Oui, répondit-il, après quoi ils furent plus nombreux à lui confier leurs histoires.

11

Les lèvres serrées, la fumée de sa cigarette s'échappant en volutes, Mirjana le prit à part et lui dit : Écrivez. – Puis elle lui raconta comment ses enfants étaient morts.

Il écrivit. Elle le dévisageait comme s'il pouvait l'aider. Il pensait : Rien n'est plus important que cela. C'est pour cela que je suis venu ici ; c'est peut-être pour cela que je suis né. Si quelqu'un lit son histoire et, dès lors, se retient d'ôter une vie...

Secoué d'un rire amer, le poète évoquait ses voisins serbes qui, en prévision du siège, se rendaient de nuit au cimetière surplombant Buća Potok, afin d'enterrer des caisses remplies d'obus, de mitraillettes et de fusils de sniper. – Écris-le, ça, dit-il, et l'Américain écrivit.

Que faut-il en conclure ? demanda le poète. Comment peut-on prétendre qu'il n'y a pas eu préméditation ?

Oui, ils font preuve d'une grande intelligence, à leur façon...

Vesna, qui avait tout entendu, s'arrêta en passant devant eux et dit : Je ne crois pas qu'ils soient intelligents. L'intelligence, pour moi, je crois, c'est d'être humain. L'intelligence, d'après ce qu'on nous apprend à l'école, n'est rien d'autre que la capacité de trouver une solution à des problèmes inconnus. Mais pour moi, il doit y avoir une sorte de mémoire génétique ; nous devons être doués à la naissance de certaines valeurs léguées par les générations précédentes. Sinon il n'y a rien. J'ai rencontré des gens dépourvus d'âme. Ils ont une belle maison, ils ont des enfants, ils ont tout, mais ils n'ont rien à partager. Et ces tchetniks, là-haut...

Je veux que tu me files ces putains de jumelles tout de suite, dit Enko.

Tu les auras à la fin, je te le promets.

Bon, écoute. Tu veux interviewer le Chauve ? C'est bien ça que tu veux ?

Oui, bien sûr. Je l'interviewerai.

Un obus siffla dans les airs, tout près, et soudain le bustier blanc de Mirjana s'assombrit au niveau des aisselles. Enko se moqua d'elle.

Le journaliste américain alla recueillir les histoires de Dragica.

Enivrés par la fumée des cigarettes, leur cœur battant de plus en plus vite, ils flirtaient, marchandait et tendaient l'oreille, à l'affût des obus. Parfois, l'un ou l'autre s'éloignait de la fenêtre, comme si cela pouvait leur sauver la vie. Il admirait de plus en plus Vesna, qui les accueillait dans cet appartement et réconfortait

ceux qui n'arrivaient pas à penser à autre chose. En sa présence, la lueur fixe dans le regard d'Enko se dissipait, de même que les bureaux de la chaîne de télé s'assombrissaient lentement chaque fois qu'il y avait une panne d'électricité.

Elle posa doucement la main sur l'épaule du poète ; il sourit, plein d'espoir.

13

Le lendemain, après avoir interviewé des gitanes au visage bleu qui vivaient au milieu de leurs excréments dans une cave isolée au moyen d'ordures, ils retraversèrent en trombe Sniper Alley pour s'engouffrer dans le parking du Holiday Inn, où ils avaient rendez-vous avec un statisticien des morts, puis ils se rendirent tout près de la ligne de front, où personne ne leur tira dessus, sans doute parce que c'était l'heure du déjeuner. – Je ne veux pas que tu traînes par ici plus d'une minute ! cria Enko. Cet endroit me rend nerveux. – L'Américain, en sueur, avisa la lumière du soleil, les mauvaises herbes, trois hommes en train de discuter sur le trottoir devant un immeuble aux fenêtres enfoncées et carbonisées, entourées de fil barbelé en accordéon. L'un des hommes accepta de se faire interviewer. Personne de sa famille ne s'était encore fait tuer. Il ne comprenait pas les tchetniks, dit-il. Et ses anciens voisins, eux alors il n'arrivait vraiment pas à les comprendre. – Bon, dit Enko, ça suffit, maintenant on fout le camp.

L'Américain s'était installé à l'arrière de la voiture aujourd'hui, afin de pouvoir prendre des notes plus confortablement. Enko conduisait. Ses yeux étranges n'arrêtaient pas de fuser à droite et à gauche. Amir, assis à côté de lui, tenait d'une main lâche la courroie de cuir de son M48 pointé vers le ciel, qui semblait à peu près inutile à l'Américain. Alors qu'ils franchissaient un pont à passage piéton à cent vingt kilomètres-heure, une voiture de police bleue faillit les percuter, s'arrêtant littéralement à cinq centimètres d'eux dans un crissement de pneus, puis fit demi-tour aussi vite qu'elle avait surgi. Enko poussa un juron, réaccéléra, dépassant un bâtiment calciné pour pénétrer dans

une zone très dangereuse à ciel ouvert où la rue était jonchée de débris de verre noirâtres.

L'Américain commença alors à imaginer qu'il allait mourir aujourd'hui ; un obus ou une balle le trouverait ; dans les montagnes alentour, les snipers attendaient quelqu'un, c'est-à-dire n'importe qui, et aujourd'hui ce serait donc lui. Il en était certain, mais il savait que cette certitude était absurde, aussi la garda-t-il pour lui. Ce journaliste égaré, qui ne cherchait qu'à connaître la vérité – car, comme vous le savez, il avait la conviction, sans savoir pourquoi, que s'il réussissait à communiquer cette vérité, quelle qu'elle soit, avec suffisamment d'éloquence (et sans se faire censurer par son rédacteur en chef et le directeur marketing), alors il aurait accompli quelque chose contre la guerre, ou du moins pour les gens (si pâle que fût la lueur de cet accomplissement) –, avait parfois très peur, mais il n'avait pas peur de sa peur ; car lorsque celle-ci disparaissait, elle disparaissait pour de bon ; il n'avait pas encore compris qu'elle était en train de le vider de toute substance, presque comme une addiction aux amphétamines ; il n'était pas accro à la guerre et n'en était jamais venu à l'aimer, mais la procédure consistant à conserver son calme face, par exemple, à l'éclat de shrapnel qui s'était incrusté dans le mur à trois centimètres au-dessus de sa tête juste avant qu'il se redresse de l'endroit où il dormait à même le sol d'une station de radio-télévision ressemblait à ce qui se passe quand on avale un cachet ; il pouvait le faire aujourd'hui, demain et durant le nombre indéterminé de jours ou de semaines qu'il devait encore passer à Sarajevo (le lendemain de son arrivée, les Serbes avaient abattu l'avion des Nations unies, si bien que l'aéroport était fermé depuis, et il ne savait pas quand ni comment il pourrait s'en aller) ; inutile de préciser que, si du moins il survivait, il ne resterait dans cette ville qu'un nombre précis et même relativement restreint de jours, tandis que Vesna, Enko et les autres demeureraient coincés ici jusqu'à la fin ; il pouvait garder son calme au cours de toutes ces journées à venir – mais pendant tout ce temps, sans le savoir, il était vidé de sa substance, jusque sous la peau, et nul n'aurait pu dire à quel point il avait la peau dure ; en attendant, il pouvait encore témoigner pendant quelque temps de ce qui se passait, et même agir avec un relatif

courage tout en tendant l'oreille, à l'affût des obus. Et Enko ralentissait.

Tout au bout de la rue quasi déserte, presque au coin, un homme en uniforme noir répondant au nom de Wolf, membre de la brigade spéciale, était posté dans le renfoncement de la porte d'entrée d'un immeuble résidentiel. C'était un camarade d'Enko, bien sûr. Ils montèrent tous ensemble les escaliers plongés dans le noir jusqu'à un palier sur les murs duquel quelqu'un avait écrit FPS, les initiales d'un club de softball. – Parfois je viens ici à pied, dit Wolf. Je ne cours jamais. – C'est un combattant de la liberté, dit Enko. Écris ça. – Ils burent un ersatz de thé fade dans son appartement, et l'Américain obtint son interview, paya le montant convenu et quelques billets de plus. Puis Enko fit crisser les pneus à un coin de rue connu pour être périlleux, et après avoir dépassé encore un tram rouge à l'arrêt sur les rails envahis de chiendent, un quart de ses vitres explosées, ils arrivèrent à leur rendez-vous avec le vieux rabbin au visage lisse, barbe grise et cheveux gris, moustache encore presque entièrement brune. Il dit : Vous voyez, c'est là qu'ont eu lieu les massacres. C'est là qu'ils ont frappé.

Tu vois les collines là-bas ? dit Enko. C'est là que les Dragons de Bosnie se sont fait tuer.

Une foule de gens déambulaient à l'ombre des tours d'habitation, d'un pas assez nonchalant, songea l'Américain. Mais les quelques véhicules qui passaient faisaient hurler leurs pneus et dérapaient. Ils montèrent en voiture jusqu'à mi-hauteur d'une colline parsemée de maisons blanches au toit rouge pour arriver jusque devant l'entrée de l'appartement où la petite fille s'était fait tuer la veille ; puis, pour les irréguliers de la ligne de front, l'Américain acheta une boîte de cigares à vingt deutschemarks et cela fit plaisir à Enko. Amir avait pris le volant. Devant le poste de police, une blonde était assise sur une balustrade tandis qu'une brune, debout, fumait à côté d'un garçon blond-roux ; au fil du trajet, l'Américain prit des notes sur une femme vêtue d'un châle qui tenait un seau à la main, des gens qui portaient de l'eau et l'attroupement autour d'une voiture grêlée d'impacts de balles ; il devait y avoir une canalisation par ici ; tout le monde venait se ravitailler en eau. Au carrefour suivant,

un homme qui tenait un sac de courses traversa lentement ; il y avait des gens qui flânaient debout, même si c'était sous un porche abrité ; mais quand Amir s'arrêta pour demander son chemin, Enko hurla : Avance, putain !

Chaque fois qu'ils s'arrêtaient, l'Américain éprouvait une drôle de sensation à l'arrière du crâne, comme une impression de nudité, vulnérable et poissée de transpiration.

Entre les immeubles, deux dames, dont l'une habillée en noir, se tenaient près d'une voiture recouverte d'un suaire de poussière ; un petit enfant était assis dans une autre voiture ; des gamins jouaient au ballon ; une fille en robe jaune pointa le bout de son nez pour regarder par-dessus le balcon, et partout flottait une odeur d'ordures suiffeuses. L'Américain écrivit sur les gens au visage ensanglanté, les gens au visage buriné, les gens au visage sombre ; il décrivit les enfants en haillons. L'un d'eux, sale et vêtu d'une veste élimée, leur fit traverser la cour et les amena jusqu'à sa mère, qui nettoyait des excréments. L'Américain ouvrit son calepin. Elle dit : Avant la guerre, nous vivions comme tout le monde.

Et cette avance alors ? demanda Enko.

14

Enko se gara devant une maroquinerie et entra s'acheter un nouvel étui à revolver. La boutique était étroite, et n'avait pas grand-chose à vendre, mais peut-être en avait-il toujours été ainsi. – Il récupère des vieux invendus, expliqua Enko en alignant les dollars – l'avance du jour, apparemment.

Il fit un détour par chez lui. Amir s'installa à la table de la cuisine et se mit à fumer. La mère d'Enko était partie faire la queue pour acheter du pain.

La chambre d'Enko était toujours intacte, une chambre étonnamment ordinaire, avec deux postes de télévision qui ne valaient pas grand-chose maintenant qu'il n'y avait plus d'électricité, des étagères où s'alignaient des statuettes, des trophées, l'*Opća enciklopedija* et d'autres livres datant de ses années d'étudiant, des tas de cassettes qu'il ne pouvait plus écouter, faute de piles,

des photos de petites amies, une horloge qui s'était arrêtée à 9:04 et l'un de ses pistolets, un vieux et lourd Hendaye BP français, en acier noir massif, plat, à la crosse noire écaillée.

Enko avait mis à sécher son gilet pare-balles. Les hommes qui n'avaient pas les moyens de s'en payer un, et qui devaient le partager avec d'autres à tour de rôle, couraient plus de risques de connaître une mort violente ; car, comme je vous l'ai déjà dit, lorsqu'un gilet est humide, à cause de la transpiration par exemple, il arrête les balles moins efficacement.

Enko demanda à Amir : Est-ce qu'il mérite de rencontrer le Chauve ?

Amir haussa les épaules.

Alors, monsieur le journaliste, vous le méritez ou non ?

Bien sûr.

Le truc, mon pote, c'est que le Chauve a du style. Quelqu'un comme toi, t'as rien à offrir au Chauve. Mais le Chauve, lui, il a tout à t'offrir.

Oh. Eh bien dans ce cas, mieux vaudrait peut-être que je ne lui fasse pas perdre son temps.

C'est un fait.

À propos, dans quel quartier a-t-on le plus de mal à se procurer de l'eau ? J'aimerais interviewer quelques...

Allons-y. Amir, faisons un saut chez Anesa.

À couvert dans l'ombre d'un immeuble de bureaux, des couples se promenaient paisiblement. Ils atteignirent le carrefour, scrutèrent la zone ouverte devant eux d'un œil nerveux, puis traversèrent en accélérant le pas. Le président passa en trombe dans une Audi grise. Amir mit alors le pied au plancher, et l'Américain sentit monter de nouveau ce flot acide et insignifiant de frayeur tout contre son sternum. Ils tournèrent le coin de la rue sans encombre, parcoururent une longue ligne droite horriblement exposée sur laquelle rien ne bougeait, prirent un brusque virage à droite sur trois roues, et c'est alors qu'un autre véhicule fonça droit vers eux, heurta le trottoir, perdit le contrôle dans un crissement de pneus et se crasha. Le conducteur et le passager sortirent lentement de la voiture. Des soldats arrivèrent sur la scène. Apparemment personne n'était blessé. S'en rendant compte, Amir poursuivit sa route, roulant en direction d'un

panneau de signalisation criblé d'une demi-douzaine d'impacts de balles, puis ils se rangèrent devant le porche de la tour d'habitation quasiment épargnée par les flammes où vivait Anesa ; elle faisait partie du cercle de Vesna. Enko sortit d'un bond de la voiture. Le journaliste resta assis à l'arrière pour prendre des notes tandis qu'Amir fumait une cigarette.

Enko revint. – La petite salope, dit-il. Au cas où tu te poses la question, elle a plus d'eau qu'il ne lui en faut.

L'Américain ne dit rien, voyant qu'Enko avait l'air furieux. Amir démarra.

Bon, maintenant, là où on va, dit Enko, y a un puits que les Serbes ont condamné le 18 juillet. Là-bas, c'est une zone basse, comme le Holiday Inn, donc les gens peuvent encore tirer de l'eau du réservoir. Pourquoi tu dis rien, bordel ?

Ce puits que les Serbes utilisent...

J'ai déjà expliqué, ça. C'est qui que tu veux interviewer ?

Quelqu'un qui aurait du mal à trouver de l'eau, peu importe qui.

D'accord. Je connais un combattant là-bas, et sa mère, c'est une vieille femme malade. Ça serait parfait pour toi, non ? Avec un peu de chance, peut-être même que tu pourrais la voir se faire buter en direct par un tchetnik. Ça, ce serait un scoop, pas vrai ?

15

J'ai besoin d'un verre, dit Enko. C'est bon, tu l'as, ton papier ?
Oui, c'est bon.

Le bar était situé derrière une courette au cinquième étage, ce qui lui assurait d'être hors de portée de tir des snipers. Jasmina lui avait dit que le Chauve s'était arrangé pour que l'endroit soit à l'abri – terme à l'évidence tout relatif, car il aperçut quelques impacts de shrapnel et des vitres grignotées çà et là par les explosions ; l'une d'elles n'était plus qu'un trou béant dont les contours avaient la forme d'un animal écorché. Un homme armé d'une mitraillette se tenait dans la pénombre de la cage d'escalier.

C'était le milieu d'après-midi, la musique en conserve (du rock bosniaque) était forte mais pas assourdissante. La voix du

chanteur lui rappela le strass doré du pull violet d'Anesa. À la table d'à côté étaient assis des hommes à la coupe militaire, vêtus de gilets pare-balles et de tenues de camouflage, en train de fumer. À l'autre bout de la pièce, une dizaine d'hommes et de femmes en civil s'enivraient. Une très belle femme, en tenue de camouflage de pied en cap, complétée par un gilet pare-balles noir que sa minceur devait rendre bien peu efficace, floqué d'un insigne de l'armée bosniaque, était assise et fumait elle aussi, tout en sirotant un jus de fruits et en battant du bout de sa botte de combat le rythme de la musique. Un homme, pistolet à la hanche, lui aussi en train de fumer, la regardait avec insistance ; il avait la main serrée sur son genou. Personne n'avait l'air de tendre l'oreille, à l'affût des obus.

Enko et l'Américain commandèrent du whiskey américain. Amir demanda un café turc.

La chanson prit fin. – Non, dit l'un des civils, elle s'est fait tuer par un obus de soixante millimètres, alors que ses enfants venaient tout juste de sortir de table. – La chanson suivante commença.

Un soldat dit quelque chose à Enko, qui éclata de rire et dit à l'Américain : Il a trouvé un drapeau serbe chez son voisin ; il va l'utiliser comme cible pour s'entraîner au tir.

L'Américain sourit, parce que Enko et Amir avaient tous les deux les yeux rivés sur lui.

Ce type est un combattant extraordinaire, dit Enko, ayant manifestement décidé de faire confiance à l'Américain pendant quelques minutes encore. – Je vais te raconter ce qu'il a fait. Il a tué un tchetnik qui portait un casque et un gilet pare-balles. Il lui en a planté une pile dans le front !

Demande-lui s'il veut quelque chose à boire, dit l'Américain d'un air las. Et si ça l'intéresse de raconter son histoire...

S'il accepte un verre de ta part, tu auras de la chance.

Eh bien espérons pour le mieux.

Il dit qu'il accepte.

Et une tournée générale. Dis-leur que je leur souhaite le meilleur à tous.

Ils veulent savoir quand les Américains auront enfin le cran d'intervenir.

Dis-leur que je me pose la même question. Amir, tu es sûr que tu ne veux rien d'autre ?

Non. Parce que je conduis.

Amir, dit Enko, occupe-toi de lui. Moi j'ai à faire.

L'Américain sortit son calepin et se mit à écrire. Même si la musique n'étouffait pas entièrement l'écho des rafales de mitraillettes ailleurs, il se sentait en sécurité ici, comme un enfant qui s'enfouit sous les couvertures.

Il aurait aimé que n'importe laquelle de ces femmes couche avec lui, même s'il aurait préféré coucher avec Vesna, dont la fenêtre montrait de nouvelles fêlures rafistolées au ruban adhésif. Les hommes à la table d'à côté lui offrirent un autre whiskey et un autre café à Amir. Il était satisfait. Quand il serait plus vieux et aurait oublié la plupart de ses interviews, ce serait ce genre de petites attentions triviales dont il se souviendrait.

On y va, dit Enko, et Amir et l'Américain lui emboîtèrent le pas pour rejoindre la voiture, près de laquelle un combattant veillait sur une caisse, qu'ils chargèrent à l'arrière, puis, sans un mot d'explication, Amir se glissa à côté de la caisse et alluma une cigarette ; l'Américain monta donc à l'avant, et Enko, dont la conduite était plus intrépide que celle d'Amir, dévala une grande artère, passant devant une vitrine de magasin explosée, recouverte d'un chaos de ruban adhésif, tandis qu'une mitraillette serbe aboyait comme un chien et que les gens dans la rue s'égaillaient en courant, aussi beaux qu'un envol d'oiseaux noirs, quoique pas une seule explosion n'eût retenti quand ils passèrent devant des gens qui faisaient la queue, attendant nul ne savait quoi, au coin d'un autre pâté de maisons troué par les tirs d'obus de part en part. Ils ralentirent pour traverser une petite rue étroite et silencieuse où les gens marchaient d'un pas calme devant les impacts de balles ou se tenaient assis sous les arbres. Enko serra la mâchoire en tournant à l'intersection suivante, accélérant déjà ; la voiture bondit alors dans un crissement de pneus pour entrer dans une nouvelle zone dépourvue de tout signe de vie, puis ils traversèrent un quartier entièrement calciné où il ne restait plus un seul morceau de verre aux fenêtres, le toit de l'une des maisons toujours en place mais démantibulé comme la chaîne déraillée d'un vélo, et une peur

inutile comprimait la poitrine de l'Américain. Après un nouveau virage, ils poursuivirent leur route paisiblement sur une grande ligne droite à couvert, s'arrêtant pour livrer la caisse à trois officiers de la police militaire qui étaient en train de jouer aux cartes dans un ancien atelier de réparation de photocopieuses. Ils donnèrent de grandes tapes sur l'épaule d'Enko et servirent des petits verres de *loža* à tout le monde. L'un des policiers alluma la cigarette d'Amir avec le bout de la sienne. Hilare, Enko écrivit *Sieg Heil* et *Wehrmacht* sur le mur. Ils regagnèrent la voiture.

Vous pourriez me déposer chez Marko ? demanda l'Américain.

Quoi, tu fais affaire avec lui maintenant ? répliqua Enko, possessif et soupçonneux.

Bien sûr, et ensuite il m'emmènera chez Vesna.

Bon, dans ce cas tu te débrouilles tout seul.

Tu es libre demain ?

C'est quoi le plan ?

On pourrait peut-être interviewer des policiers...

Putain mais pourquoi tu l'as pas dit quand on était là-bas ?

Je ne voulais pas vous interrompre dans vos transactions.

T'entends ça, Amir ? Il voulait pas nous interrompre dans nos transactions.

Oui. Son style me plaît bien.

Enko ne dit rien. Content et fier d'avoir l'approbation d'Amir, l'Américain poursuit comme si de rien : Ils doivent avoir de sacrées histoires à raconter.

Ça, c'est sûr. Y a un gars, Senad, un jour... – Enfin bref, rien à foutre. On passe te prendre chez Marko demain à dix heures. Et j'ai besoin d'une avance.

Tu as déjà reçu une avance pour quatre jours.

Ça, putain, ça me regarde.

Je peux t'avancer la moitié, mais il faudrait que je garde un peu d'argent sur moi pour ce soir si jamais Marko et moi décidons de sortir.

Vous n'irez nulle part.

Je peux t'avancer la moitié.

Alors donne-moi les jumelles.

À la fin. Au fait, comment va ta mère ?

Bon écoute. Je les veux, ces jumelles.
J'ai compris. Et on se retrouve demain à dix heures.

16

Maintenant qu'Enko s'était habitué à lui, et brûlait d'avoir ses jumelles, le journaliste détenait ce que les Américains appellent un *levier*, pour autant qu'il voulût en faire usage ; mais en réalité, tout était déjà à son avantage, alors à quoi bon perturber le système et la suffisance d'Enko, lequel, par ailleurs, l'avait présenté à Vesna ? Tandis que la nuit rougissait sous l'effet d'une explosion d'obus au loin, l'embrasement d'un incendie et le crépitement magnifique des étincelles retombant au sol, il feuilletait son calepin à la recherche des aphorismes du jour que lui avaient livrés les héros du front : *C'est notre opinion personnelle, pas l'officielle*, et encore : *Il est impossible de contrôler tout le monde par les armes. Nous sommes de manière générale contre tout ce qui est mauvais. Mais c'est la guerre ; c'est une sale guerre*. Il était dans l'un de ces endroits calcinés dont l'odeur de brûlé ne quittait pas ses narines. Quant au Chauve, il ne ressentait qu'indifférence à son égard, étant d'avis, comme tout grand écrivain ou journaliste paresseux, que la situation de n'importe quel ressortissant de ce pays endurent le siège (Vesna, pas exemple) serait à même d'émouvoir ses lecteurs. Comme Enko, il s'imaginait qu'il en savait vraiment beaucoup sur les autres, et c'était peut-être le cas. Il ne lui vint jamais à l'idée de demander à ses collègues plus capés du Holiday Inn à quel point le Chauve était un homme célèbre ou important. Pas étonnant qu'il n'eût pas avancé d'un pouce ! En d'autres termes, il ne disposait pas des ressources nécessaires pour aller voir les Serbes de Pale dans une voiture blindée, et personne ne l'avait invité à filmer la libération de la colline 849.

Alors pourquoi lui offrait-on l'opportunité d'une entrevue avec le prince des princes ? Peut-être qu'Enko s'était pris d'une certaine affection pour lui ; ou, plus probablement, c'était Amir qui l'avait recommandé ; plus plausible encore, Enko, fier de servir le Chauve, et ayant besoin d'accomplir telle ou telle mission

pour le compte de ce demi-dieu, devait trouver commode d'emmener cet Américain qui dépendait de lui.

Fonçant dans la rue escarpée bordée de toits rouges, qui évoquait à l'Américain le décor de quelque petite ville italienne à flanc de colline, Amir prit un virage tandis qu'Enko égrenait des admonestations quant à la façon de se comporter en présence du Chauve. Les mitraillettes n'avaient pas arrêté de toute la matinée. L'Américain s'agrippait au dossier du siège d'Enko. Ils pénétrèrent en faisant hurler les pneus dans la cour. Le bâtiment, trapu et hideux, entièrement grêlé d'impacts de balles, était noir de suie sous l'une des fenêtres, et toutes les autres étaient défoncées. Une foule d'hommes, certains en uniforme, d'autres non, tous camarades à l'évidence, se tenaient à l'extérieur. Sur la ligne de front, il avait rencontré leurs semblables : riches à foison de blessures, de brûlures, de cauchemars et de cartouches de munitions de 7,62 mm d'un doré verdâtre. Enko leva le bras droit en guise de joyeux salut ; un vieux combattant lui donna une grande tape sur l'épaule. Adossé à la voiture, Amir alluma une cigarette en plissant les yeux ; l'espace d'un instant, l'Américain se demanda qui était réellement cet homme. Contrairement à Enko, qui ne se départait presque jamais de sa raideur, en une pose évoquant la solitude de la ligne de front, Amir avait tendance à rester tout simplement effacé, aux aguets plutôt qu'agressif ; bien entendu, sa douceur apparente n'était rien d'autre qu'une forme d'opacité. Des civils, hommes et femmes, entraient et sortaient du bâtiment, et un petit garçon admirait les paumes de ses mains. Une fenêtre explosa au loin. Enko pénétra dans le quartier général, suivi par l'Américain à quelques pas de distance. Des hommes en tenue de camouflage, debout, fumaient. Enko s'approcha d'un homme qui le dépassait d'une bonne tête et, avec la plus extrême componction, lui tendit l'un des billets de cent dollars de l'Américain. Puis ils trinquèrent en entrechoquant leurs tasses à café remplies de brandy, tandis que l'Américain attendait d'un air empoté. Un homme en tenue de camouflage passa un bras autour de l'épaule d'une femme puis tous deux s'éclipsèrent à pas lents dans le couloir, en fumant, laissant tomber la cendre de leurs cigarettes dans un pot en terre déjà plein à ras bord de mégots.

Souviens-toi de ce que je t'ai dit, glissa Enko. Tu la fermes, à moins qu'il te pose une question.

Bien sûr, dit l'Américain qui se demandait comment les choses allaient se passer.

Un homme en treillis et veste de cuir noir, un bras dans le plâtre, s'engouffra lentement dans le couloir, sa main valide posée sur son arme de poing. Ils le suivirent.

Assis à une table de jeu à côté du chef de la police municipale, le Chauve lisait des lettres tout en tripotant la détente d'un Sig Sauer argenté qui ressemblait à un jouet tout neuf. Le cran de sûreté était enclenché. Que le pistolet fût ou non chargé, cela ne concernait en rien l'Américain, bien sûr. Le Chauve, bel homme, énorme carrure, cheveux longs comme un tchetnik, et les yeux injectés de sang comme un fumeur de cannabis, avait l'air de quelqu'un qui s'est réveillé tard. Jetant un coup d'œil à Enko, l'Américain lui trouva le visage rayonnant d'un petit garçon éperdu d'adoration pour son père. Des femmes à l'air triste, des hommes d'affaires dépenaillés et des vieux aux mains tremblantes faisaient la queue, arborant l'attitude de quémandeurs. Le chef de la police regardait le Chauve.

Ce dernier leva les yeux. Vit Enko. Et sourit.

17

Vesna s'alluma une autre cigarette tandis qu'il lui demandait comment elle allait, et elle lui sourit ; il craignait qu'elle ne finisse par se lasser de lui. Mais Marina, une autre jeune Serbe, lui dit alors, cheveux blonds ramenés en arrière, dents aussi blanches que la cigarette qui les séparait : Hier soir vous m'avez demandé quels étaient mes premiers souvenirs de cette situation, et le premier souvenir, c'est que j'étais en boîte et que je rentrais chez moi en taxi très très tard, parce que ma maison est tout en haut de la colline près de Mojnilo, même si aujourd'hui je ne peux plus aller là-bas de toute façon. Le chauffeur m'a dit : Je ne comprends pas pourquoi on est bloqués là, parce que le feu restait au rouge. – Alors je l'ai payé et je suis descendue du taxi, et puis j'ai reconnu des voisins à moi, qui faisaient des grands

gestes avec les bras, et j'étais gênée à l'idée qu'ils me voient, et je me suis dit, pourquoi ai-je mis cette horrible veste jaune qui ressemble à un gilet de sauvetage ? Et mes parents regardaient un film à la télé, et je leur ai dit, entre rire et larmes : C'est la guerre à Sarajevo ! Ils ont érigé la première barricade... – On s'attendait tous à ce que cette folie s'arrête. On pouvait aller et venir. Et puis, quand la première grenade est arrivée...

Et les lignes téléphoniques ont été coupées *de ce côté-ci*, intervint le poète.

Laisse-la finir, s'il te plaît, dit Vesna.

Non, dit Marina. C'est tout.

Ils attendirent qu'elle reprenne son récit, mais elle avait vraiment fini. Alors l'Américain, comprenant que ce bref échange entre Marina et le poète était lourd de sens, mais pas disposé pour autant à arrêter, car sa propension à récolter des histoires était aussi nette et organisée que les étroites poches à boutons dorés sur les côtés du pantalon d'Amir, dans lequel ce dernier rangeait son portefeuille et une cartouche de munitions enveloppée dans du papier, se tourna vers Anesa, qui d'une voix presque blanche lui raconta comment le siège avait commencé pour elle ; et il aurait voulu que leurs histoires ne cessent jamais, parce qu'il lui semblait à présent qu'il avait presque ce qu'il voulait, c'est-à-dire l'atroce joyau de signification dont les scintillements auraient pu éblouir n'importe quel meurtrier putatif au point de l'empêcher d'appuyer sur la détente, ou même aider quelque rescapée des camps de viol à se rappeler pourquoi elle était traumatisée ; ses aspirations étaient prêtes à s'envoler par-delà Sarajevo, telles les ondulations des eaux peu profondes de la Miljacka. Amir, qui avait envoyé ses enfants en Autriche, tapotait du bout des doigts en rythme avec la musique de la radio-cassette. Les filles avaient les yeux noirs et souriaient, dodelinant de la tête d'un air enivré, le menton posé au creux des mains.

Et le lendemain après-midi, certains d'entre eux et quelques autres se retrouvèrent dans un appartement en sous-sol où il y avait un poster de Jim Morrison et des sacs de sable empilés jusqu'à mi-hauteur sous les fenêtres, l'horloge cliquetait, le pendule oscillait, une blonde était perdue dans sa propre chevelure comme s'il existait un endroit où les femmes se promenaient

paisiblement à bicyclette sur les berges du fleuve en été, où les roseaux bruissaient sans que nul n'interrompe leur chant, et où les gens attablés dans les cafés n'étaient jamais obligés de s'ignorer et de se tendre tout entiers en essayant de déterminer où tomberait le prochain obus ; et Anesa chantait, sa cigarette brandie au ciel comme un fusil ; peut-être serait-elle morte demain. Un combattant dégarni se fendit d'un sourire, écrasa sa cigarette et dit : *Za dom spremni !* – le vieux slogan des rebelles croates de droite – et un ami du poète, presque ivre, dit à l'Américain en chancelant : On était venu boire et chanter, faire un pique-nique, et des coups de feu ont commencé à retentir du haut de la colline, dans notre direction, de plus en plus fort ! – à quoi Enko, comme d'habitude, dit : Qu'est-ce qu'on en a à foutre ?

Puis ce fut le soir dans le verger sur la colline, les coups de feu tranquilles et étouffés au loin comme des tirs d'entraînement tandis que les couples dansaient, de plus en plus ivres. L'Américain et le poète se divertirent mutuellement en parlant de Vesna, qui n'était pas là. Enko souriait au visage aguicheur d'Anesa. Après qu'on eut égorgé le poulet, les filles le ramassèrent et le plumèrent. Le barbecue se mit à grésiller et de la fumée blanche s'échappait des cigarettes tandis qu'une mitrailleuse crépitait, et une explosion d'obus retentit, assez près mais sans mettre personne en péril. L'ancien ingénieur en mécanique, cheveux bruns, un peu replet, s'alluma une cigarette tandis que la blonde coupait du persil frais avec le couteau qui avait tué le poulet, tout en chantonnant doucement, et Enko sortit son pistolet de son étui, le lui montra et elle sourit. Le poète essaya de flirter avec Anesa. L'Américain, éméché, qui venait d'apprendre à reconnaître un pistolet-mitrailleur KPV HMG antiaérien, et ne se trouvait pas particulièrement enrichi par cette expérience, se demandait s'il était prêt à mourir, là, tout de suite, si un obus tombait ; et il oublia qu'il s'était déjà posé la question auparavant. Un homme embrasa un bout de bois et brûla le poulet presque entièrement déplumé afin que les filles puissent retirer plus facilement les restes de duvet. Anesa dit en souriant à l'Américain : Dix dollars pour un poulet ; c'est la guerre ! – Et il songea alors qu'ils l'avaient accepté, lui et ce qu'il faisait là ; car il n'était même pas encore âgé, aussi ne comprenait-il pas que

ce qui passe souvent pour de la tolérance et même de l'amitié n'est jamais que l'indifférence naturelle que les gens éprouvent les uns pour les autres – quoique cette idée, quand bien même elle serait juste, soit sans doute moins pertinente que l'illusion selon laquelle nous sommes tous frères et sœurs. C'est alors que le poète, sentant peut-être que l'Américain s'estimait désormais presque qualifié pour écrire leur histoire à tous, lui dit, non sans une certaine hostilité : Tu n'imagines pas ce que c'était, quand ils ont commencé à nous bombarder depuis Mojnilo.

18

Le lendemain, ce fut Enko qui escorta l'Américain, parce que Amir était parti à Bjelave en mission pour le Chauve, annonça Enko d'une voix tonitruante. – J'espère qu'il ne lui arrivera rien, dit l'Américain, à quoi Enko répliqua, et il avait raison : Qu'est-ce que t'en sais, putain ?

À deux heures et demie de l'après-midi, le bar du Chauve était bondé, les frises en diamant dorées sur le marbre noir délavé presque occultées par les soldats des Forces spéciales avec leurs gilets noirs aux nombreuses poches, et par les membres de la milice et les officiers de police avec leurs pistolets russes dans leurs étuis, sans parler des filles, assises ou debout, toutes en train de fumer, le liquide couleur de sang ambré au fond de leurs verres étincelant à la lumière du jour. Anesa était là, se triturait les cheveux et tapait du pied en rythme avec la musique assourdissante. La nouvelle blonde d'Enko était là évidemment, elle aussi ; elle croisait et décroisait les jambes. L'Américain ne lui fut pas présenté. Il resta seul à boire dans son coin, très tranquillement. Sous son coupe-vent, il avait gardé son gilet pare-balles, qui était trempé de sueur. Aucune des filles ne lui manifestait le moindre intérêt ; ce n'était pas un Américain prospère ou séduisant. Il offrit un verre à Anesa, par pure gentillesse. Elle lui souffla un baiser ; elle le verrait chez Vesna. Il offrit un autre verre à un membre des Forces spéciales au visage poupin qui lui dit : Dieu vous aide à écrire votre article. – La serveuse remporta son plateau rond en zinc, sur lequel les verres

sales s'entrechoquèrent comme des obus, et la musique monta encore d'un cran, au point qu'il ne put bientôt presque plus entendre le crépitement festif des mitraillettes dans le ciel lointain. Enko attrapa la blonde par le haut du bras et l'emmena à l'étage. Elle posa la tête sur son épaule, et puis ils disparurent. L'Américain commanda un autre verre. Comme alcools forts, l'établissement n'avait à offrir que du whiskey et du cognac ; le barman se servit d'un verre à shot pour doser, puis versa la boisson dans un verre à eau. En scrupuleux journaliste qu'il était, l'Américain consigna ce détail ; puis il observa tous ces visages, se demandant en quoi ils différaient du visage de ceux qui faisaient bouillir le thé sur le pas de leur porte quand il les avait interrogés, à l'abri des snipers, et nourrissaient le feu avec les lattes d'une chaise cassée, les traits durs et sombres.

Des hommes en tenue de camouflage, dehors, échangeaient des saluts hitlériens. Ils buvaient de la *slivovitz* ou de la *loža*, apparemment, qu'ils avaient donc dû apporter ; il lui sembla presque que le goût merveilleux de la pure et brûlante liqueur de prune lui montait aux narines tandis qu'il les regardait. Cela lui redonna soif, alors il commanda un autre verre.

À la table d'à côté, des couples étaient installés autour d'une bouteille verte et d'une thermos violette, ils s'esclaffaient, et à tout moment un obus pouvait tomber et les transformer en ce qu'il avait vu et senti à la morgue ce matin-là. Il essaya de humer de nouveau les effluves de *loža*, mais l'odeur des cadavres non réfrigérés palpitait désormais dans ses narines. Il se demanda s'il devait ou non consigner cela.

Enko, qui avait sagement refusé d'entrer dans la morgue, revint alors, seul, milicien jusqu'au bout des ongles, avec son bandana et ses lunettes noires ; plus l'Américain apprenait à le connaître, plus il était froid et dur – l'incarnation la plus authentique d'une arme à feu –, mais il se tenait à présent dans l'escalier, tout sourire.

Et oui, le Chauve était arrivé, grand et musculeux, en pantalon de camouflage, avec le Sig Sauer flambant neuf à son ceinturon, et un talkie-walkie ; sur son t-shirt blanc était écrit : *Armija Rep. BiH Policija*. Il était flanqué de deux filles aux cheveux noirs, et dehors, dans la cour, ses combattants étaient postés, droits

comme les paquets de cigarettes américaines sur les étagères de verre. Il paya une tournée générale puis s'en alla. – Il pourrait t'arracher la tête à mains nues, dit Enko avec admiration.

J'aimerais en savoir plus sur lui, dit l'Américain en ouvrant son carnet.

Je pourrais peut-être t'obtenir une interview, dit Enko, méfiant comme une jeune fille à un bal de lycée.

Quelle est la chose la plus courageuse qu'il ait jamais accomplie ? demanda l'Américain, cherchant par cette question à le flatter.

Il a sauvé à lui seul deux hommes blessés par les tirs de deux pistolets-mitrailleurs à une distance de vingt ou trente mètres, dans le No Man's Land.

C'est très impressionnant.

Il faisait partie de l'association des sportifs du quartier avant la guerre. Tout le monde l'adorait. La seule question que les gens se posaient, c'était de savoir quand il serait élu chef. Il nous a procuré des armes, des mitraillettes. Les gens venaient le trouver et disaient : Je veux combattre avec vous. Six cents hommes seraient prêts à mourir pour lui.

J'ai l'impression que tu le connais plutôt bien. Qu'aimerais-tu que je sache d'autre ?

Il adore avoir l'occasion d'attraper des snipers, mais à l'heure actuelle nous ne sommes pas autorisés à les punir, seulement à les échanger. Une fois, il a pourchassé un sniper serbe pendant quatre heures. Ce Serbe avait tué dix de nos hommes. Le SDS* l'a rétribué cinq cents deutschemarks par tête. Le Chauve était seul ; il a dû grimper sur un gratte-ciel, ils l'ont blessé, mais le sniper a fini par se rendre.

Un vrai héros.

J'ai dit au Chauve que selon toi tous les tchetniks étaient des assassins. Ça devrait jouer en ta faveur.

Merci pour cette attention, Enko.

* Srpska Demokratska Stranka (Parti démocratique serbe), principal organe politique des Serbes bosniaques. (*Sauf indication contraire, toutes les notes sont de l'auteur.*)

Des rebelles de l'HOS* passèrent à bord d'un véhicule et adressèrent le salut nazi à Enko. – Des grands combattants, dit-il.

19

Vesna avait bu, lui aussi, et il lui dit : Ma belle, veux-tu être mon bouclier humain ?

À condition que tu ne me tranches pas la gorge ensuite, mon chéri ! Oh, Enko, te voilà...

L'Américain se retourna. Le pauvre poète le fixait d'un air mauvais, et il songea : Qui suis-je, moi qui n'ai pas souffert comme lui, pour menacer son unique et unilatéral amour ? – Et puis il songea encore, comme si c'était la première fois : Je pourrais me faire tuer demain aussi facilement que lui. Plus facilement, même, puisque je suis sur le front...

Aussi avait-il envie de continuer à flirter encore un peu avec Vesna. Au lieu de quoi il flirta avec Dragica, qui n'avait pour lui qu'indifférence (le ciel nocturne rougissant sous le feu des explosions), et ensuite il interrogea le poète à propos d'Olga Ilić jusqu'à ce que ce dernier se radoucisse. Un soldat souriant écrivit avec application dans le carnet de l'Américain : *Les MP en BiH c'est les seuls MP à se confronter aux lignes de front sur tous les fronts.* – Merci, dit-il. Puis Dragica et une fille du nom d'Aida essayèrent de lui apprendre à reconnaître le son des balles, et Aida dit, en dévoilant ses ongles vernis de rose argenté (ils avaient encore accès aux produits cosmétiques cet automne-là) : Bien sûr, c'est différent quand c'est un sniper qui tire ou quand c'est un pistolet, parce que quand c'est un sniper, le sifflement est plus long. – Il s'était fait désormais une certaine opinion de lui-même, et s'il était resté deux semaines de plus à Sarajevo, ce que son budget ne lui permettait évidemment pas, il est possible que de tels aphorismes eussent cessé de l'impressionner, et il se serait peut-être même dit : Femme, je me demande si tu t'es jamais

* Hrvatske Obrambene Snage (Force de défense croate), l'armée privée du parti d'extrême droite de Dobroslav Paraga, le HSP, dont les antécédents remontent à la période nazie.

aventurée sur la ligne de front, alors que moi j’y vais presque tous les jours et que j’ai appris à guetter les tchetniks dans l’angle d’un miroir de sorte que les deux parties peuvent se voir mais que le tchetnik ne peut pas tirer. – Pour ma part j’espère qu’il ne se serait jamais fait de telles réflexions. – Derrière la fenêtre opacifiée, suite à un sifflement d’obus, il aperçut l’éclosion d’une lueur qui semblait presque réconfortante ; ç’aurait pu être la lampe de bureau d’une étudiante, Thea ou Jasmina peut-être, en train de réviser pour ses examens avant de se marier ; et la lueur s’intensifia ; il n’entendait aucun hurlement ni ne sentait aucune odeur de fumée. Les invités de Vesna se turent, le regard tourné vers l’incendie, puis les conversations reprirent de plus belle. Dragica fit circuler le plat de halva frais comme l’émeraude. L’Américain consigna les mots de l’homme hanté qui racontait en murmurant ce qu’il avait vu, une nuit, au cimetière de Kovači ; puis Jasmina se confia : J’ai eu peur quand une grenade de 120 millimètres est tombée dans mon appartement, mais, Dieu soit loué, elle a roulé à l’autre bout de la pièce ; ils l’avaient lancée depuis la direction du Studentski Dom... – Et puis Enko faisait la leçon au poète, pratiquement en le secouant : À les entendre, tout s’est toujours bien passé pour les Serbes, même pendant la Seconde Guerre mondiale. Tu sais pourquoi ? Parce qu’on n’a jamais fait entrer la honte dans leur putain de cervelle ! Dieu a dit à leur prince Lazare : Tu as deux options, soit tu gagnes aujourd’hui et tu connaîtras la prospérité, soit tu meurs et tu vas au paradis pour mille ans. Que leurs sales mères tchetniks aillent se faire foutre ! Ils ne perdent jamais ! Eh ben tu sais quoi ? – Le poète s’écarta de lui en grimaçant ; puis Vesna intervint, posa ses longs doigts avec une douceur infinie sur la main d’Enko et lui dit quelque chose qui le réduisit au silence, et elle le fit pivoter vers elle et asseoir sur le canapé entre Aida et Jasmina, et son visage s’était drainé de toute sa haine, mais il n’arrivait pas à relâcher ses épaules. Puis une fille serbe du nom de Branka dit à l’Américain d’une voix basse et rapide : Je crois que le gros problème c’étaient les Slovènes, à quoi son amie croate Olga rétorqua : Moi je crois que c’est aux Croates qu’on peut en vouloir le plus, parce que si les Serbes ont fait ce qu’ils ont fait, c’est en grande partie à cause de leur peur des Croates.

– Vesna, qui transpirait sous son petit haut blanc (avec sa bouche rose et ses cheveux blonds coupés court, ses étroits sourcils noirs en forme de V et ses yeux bleu-vert, elle ne ressemblait en rien à Olga Ilić), dit alors : Ceux qui ont décidé de faire tout ça, c'est tellement atroce, comme le pédophilisme ; il y avait quelqu'un assis à son bureau qui réfléchissait à toutes les choses horribles qu'il pourrait faire aux gens ! Le plus drôle, c'est que les tchetniks copient les vieux films de guerre yougoslaves. Mais ces gens qui tirent... eh bien moi, plus je vieillis, plus je comprends que la religion, c'est un moyen de manipuler et rien d'autre. – Il songea qu'il ne l'avait jamais entendue parler de façon si amère. Pendant tout ce temps, le poète reluquait ses seins. Et puis d'autres se mirent à raconter leurs histoires à l'Américain, et il aurait pu consacrer sa vie entière à tenter de rapporter fidèlement chacune de ces histoires. Peut-être que, de manière rétrospective, ces soirées chez Vesna semblaient plus lumineuses, ou même étincelantes, qu'elles ne l'avaient été en réalité ; à moins qu'elles n'aient été ce qu'elles étaient qu'en vertu d'un simple contraste (l'obscurité, le sifflement des obus). Mais il savait, *il savait*, que la souffrance de ces gens n'était pas dénuée de sens. Et puis un obus tomba, le visage des femmes soudain tendu à la fenêtre, puis tout à coup des cris, et après l'explosion, tout près, faisant trembler l'immeuble, elles continuèrent de hurler et de hurler, et la gorge juvénile de Vesna était lisse et humide de sueur.

20

En milieu d'après-midi, le lendemain, alors qu'ils revenaient à toute allure de la ligne de front (ils avaient passé la matinée à courir et, pire encore, sous un grand soleil), Enko demanda : Qu'est-ce que tu vas donner au Chauve ?

Combien veut-il ?

Putain tu piges pas. Je te l'ai dit : Le Chauve a besoin de que dalle. Il a déjà tout.

D'accord.

En regardant dans le rétroviseur, il vit les yeux tristes d'Amir qui cherchaient les siens.

La seule chose que tu peux faire, c'est lui montrer que tu as du cœur. Putain tu comprends pas ou quoi ?

Si, bien sûr.

Puis un bruit retentit, comme si une bête monstrueuse pataugeait dans l'océan, à grand fracas, non sans une certaine délicatesse maniérée cependant ; il n'avait encore jamais entendu un bruit pareil. Une vitre vola en éclats. Il allait de nouveau payer Enko en dollars.

Enko dit : On a chopé un sniper. Un vrai salopard. Un Serbe. Maintenant, ce que je veux que tu fasses, et ça prouvera ta valeur au Chauve, c'est que tu y ailles et que tu t'en occupes.

Que je le tue, tu veux dire ?

Je vais te donner une arme. Il est dans une pièce ; il ne peut rien contre toi. Va là-bas et occupe-toi de ce Serbe. Si tu fais ça, tu pourras demander ce que tu veux au Chauve.

21

Après cet épisode, bien entendu, il ne pouvait plus vraiment aller chez Vesna.

22

Bien des années plus tard, alors qu'il était devenu gros et vieux, le journaliste retourna à Sarajevo, accompagné de sa femme. Certains de ses collègues plus jeunes s'étaient, comme aiment à dire les hommes d'affaires américains, "adaptés". Les prestigieux rédacteurs en chef d'antan qui lui avaient tout appris profitaient depuis longtemps des douceurs de la retraite forcée. La plupart des journalistes de sa propre génération avaient été tout simplement mis "hors service". Les photographes de guerre ne cessaient de baisser leurs tarifs dans l'espoir de rester "compétitifs" auprès des agences dont les images étaient peut-être de moindre qualité mais pouvaient être cédées aux chefs de production pour soixante pour cent de moins. La hausse du prix du papier, et la pension croissante des publicitaires à acheter

des “fenêtres” gigotantes et criardes dans des publications numériques, afin de mieux capter les lecteurs (je veux dire les “utilisateurs de contenu”), mirent à mal les magazines “papier”, cette anomalie. Notre héros aurait peut-être dû se démener un peu plus pour avoir sa pitance, tirer plus fort sur une laisse toujours plus courte et toujours plus capricieuse – mais il était plus lesivé qu’il ne voulait bien l’admettre. Sa vue avait baissé, et sa tendance à oublier devenait problématique, car au lieu de le pousser à reconnaître franchement ses errements, elle l’amenait au contraire à défendre mordicus ses opinions erronées. Enfin, n’avait-il pas toujours été perdu ? Au bout d’une semaine dans le Stari Grad, il continuait de se perdre dans les rues étroites entre Ferhadija et Zelenih Berekti quand il voulait regagner son hôtel. – La dernière fois, je ne pouvais pas vraiment sortir, expliquait-il à sa femme. Ça tirait de partout depuis les collines, alors la plupart du temps j’étais obligé de rester à l’intérieur, ou coincé dans une voiture pour aller d’un endroit à un autre à toute vitesse. Chaque fois qu’on quittait le Holiday Inn, on devait...

Non, il faut tourner là, interrompt sa femme en le prenant par la main.

Mais le fleuve n’est pas de ce côté-là ? Ah non, tu as raison, comme d’habitude ! Tu sais, je ne suis jamais allé jusqu’à Stari Grad. Ou si, peut-être, une fois...

Je sais, répliqua sa femme. Tu crois qu’une *česma*, c’est une fontaine ?

Je l’ai su. On ne vient pas de vérifier ?

Tu ne t’en souviens pas non plus ? J’ai honte ; je n’arrive pas du tout à me faire à cette langue.

Aucune importance, ma chérie, et il sortit le petit dictionnaire de poche qu’elle avait emporté, afin de vérifier à nouveau le sens du mot *česma*.

Voilà donc où en était notre journaliste, et pourquoi était-il revenu ? Ses compatriotes américains n’en avaient pas la moindre idée, car quel profit pouvait-il en tirer ? Certes, il se demandait de temps à autre ce qu’étaient devenus tous ces gens qu’il avait rencontrés jadis chez Vesna ; et peut-être même était-il aujourd’hui encore curieux de savoir ce que Vesna elle-même était devenue.

Pour lui, c'était presque une aventure. Il s'était convaincu lui-même qu'il lui restait un nouveau pays à explorer : le passé.

En cette saison, de nombreuses jeunes femmes musulmanes portaient des robes lavande assorties à leur hijab, et c'était charmant, mais la plus belle de toutes, c'était une jeune fille habillée tout en noir, avec un foulard noir autour de la tête, des yeux bruns et des lèvres peintes en rouge ; elle tenait à la main une rose rouge.

Il entra dans une agence de voyages et requit les services d'un interprète. La femme le mit en contact avec un de ses amis, fils de policier, moins aimable que poli – mais n'avaient-ils pas tous été ainsi ? Le journaliste ne s'en souvenait pas. Le policier (désormais à la retraite) n'avait jamais entendu parler d'Enko, et le fils ne savait rien de Vesna (qui, certes, devait être bien plus âgée que ce garçon), mais le journaliste se rappela qu'elle habitait à Novo Sarajevo ; quand Enko et Amir l'avaient emmené chez elle, ils avaient tourné sur Kolodvorska puis, lui semblait-il, ils s'étaient éloignés du fleuve. Le fils du policier lui demanda le nom de famille de Vesna. Elle vivait toujours dans le même appartement.

Elle se souvenait à peine de lui. Après tout, il était venu tellement de journalistes ! Quand il mentionna Mirjana, Anesa, Ivica et Jasmina, elle alla prendre trois bières dans le frigo, et ils s'installèrent dans le salon, oui, là où ils avaient tous tendu l'oreille à l'affût des obus ; et là-bas, près de la fenêtre, l'endroit le plus dangereux, c'était le coin où le poète aimait s'asseoir, hypnotisé par Vesna ; l'Américain n'arrivait pas à se souvenir des traits exacts de son visage, alors il lui sembla apercevoir à la place (sa femme et lui sortant tout juste d'une visite au musée) un visage-mosaïque de Stolac, levant les yeux dans un diamant blanc encadré d'un motif floral, où il était emprisonné depuis le III^e siècle.

Vesna et lui se regardaient et se souriaient d'un air gêné tandis que le fils du policier bâillait.

Enko s'était fait tuer pendant l'une des dernières batailles pour prendre le contrôle des hauteurs stratégiques de Mojmiljo. Vesna connaissait son fils, qui avait seize ans. – Vous voulez que je l'appelle ? demanda-t-elle. Je ne sais pas s'il travaille. Il aurait sans doute envie de voir un étranger qui a connu son père.

Eh bien, si ça ne dérange pas...

Le garçon s'appelait Denis. Il était plus grand que son père.
– Qui êtes-vous ? dit-il.

J'ai brièvement connu ton père, en 1992.

On n'aime pas trop parler de cette période, dit Denis. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Comment va Amir ? C'était un ami de ton père...

Oncle Amir ? Il travaille aux douanes.

Son portable sonna. Celui du fils du policier s'était déjà mis à sonner.

D'un air las, Vesna ouvrit d'autres bières. – Vous êtes toujours aussi belle, lui dit le journaliste.

Non, plus maintenant. Mais ce n'est pas grave. J'étudie le bouddhisme.

Vous ne vous êtes jamais mariée ?

Deux fois. Et votre femme à vous, où est-elle ?

À l'hôtel. La fumée de cigarette la rend malade.

Mais tout le monde fume ici ! s'écria Vesna, sidérée. C'était la seule chose intéressante qu'il avait dite, mais de fait ce devait être très intéressant ; elle n'arrivait pas à se représenter cette épouse qui ne fumait pas.

Je sais, dit-il. Vous êtes restée en contact avec Marko ?

Quel Marko ?

Le poète qui était amoureux de vous.

C'était mon second mari. Vous voulez son numéro de téléphone ?

Oncle Amir arrive, annonça Denis. Il connaît plein d'histoires. C'est bien pour ça que vous êtes là, non ? C'est ça que vous faites, vous autres journalistes, vous faites de l'argent en racontant nos histoires.

Je ne sais pas si je suis encore journaliste.

Alors tout ça n'est qu'une putain de perte de temps, dit Denis.

Au moins ton oncle y aura gagné une bière, rétorqua le journaliste. Vesna, est-ce que le magasin d'en face a de la bière ?

Je viens avec vous, dit-elle. Il faut que je rachète des cigarettes.

Denis et le fils du policier restèrent assis, tournés vers la fenêtre. Ils envoyaient des textos sur leurs portables.

Comment va Mirjana ? demanda-t-il tandis qu'ils entraient dans l'ascenseur.

Elle s'est mariée, et ils ont essayé, encore et encore, mais ils n'ont jamais réussi à avoir d'enfants. Aujourd'hui elle n'est pas en bonne santé. Et puis son mari est un vrai salaud, alors peut-être qu'il vaut mieux ne pas les appeler.

Je me souviens d'une anecdote qu'elle racontait, à propos de ce Serbe dans son immeuble qui applaudissait chaque fois qu'un obus tombait...

Oh, ce taré de Boris ? Il est toujours là. Très âgé maintenant.

Il dit : Je n'ai jamais oublié tous ces moments passés avec vous et vos amis dans cet endroit, à l'affût des obus.

Le visage de Vesna sembla se tendre, mais peut-être n'était-ce que le fruit de son imagination. Elle demanda : Et vous n'êtes jamais revenu depuis 1992 ?

Non. J'ai essayé, une fois, mais nous avons eu un accident...

Ah. Eh bien, vers la fin de la guerre, les Serbes n'avaient plus beaucoup de munitions, mais ils avaient conservé des grenades aériennes. Quand ils s'étaient retrouvés à court de missiles sol-sol, ils avaient modifié ces grenades. Et elles faisaient un bruit très particulier. On les appelait les grenades porcines, parce qu'on aurait dit qu'elles grouinaient comme un cochon. Ceux qui avaient l'oreille très fine arrivaient à deviner d'où elles étaient tirées et à quel endroit exact de la ville elles allaient tomber. Je me rappelle qu'on se figeait tous pour écouter pendant une minute, et puis on disait : Oh, c'est bon, ça ne tombera pas ici.

Je comprends, dit le journaliste.

L'une de ces grenades porcines a explosé juste devant le siège de la radio-télévision. Elle a dévasté quatre étages entiers.

Le journaliste garda le silence.

Les tirs de mortier faisaient comme une espèce de sifflement, continua Vesna dans l'espoir de lui faire ressentir les choses autant que les comprendre. On aurait presque dit des balles. Vous vous rappelez ?

Oui...

Mais les grenades porcines, elles rugissaient quand elles approchaient. On voyait les oiseaux s'envoler. On savait toujours quand les Serbes bombardaient la ville, parce qu'on voyait les oiseaux s'envoler, et juste après on entendait les grenades. Je m'en souviens. On aurait dit que le ciel devenait tout noir. Tous

ces pigeons, ces corbeaux, qui fuyaient à tire-d'aile de l'autre côté de la ville... Enfin bon. Bref. Vous n'avez pas vu ça, vous.

Non, en effet.

Je me souviens qu'au début de la guerre les gens descendaient à la cave, mais ce n'était pas vraiment une cave ; la moitié était au-dessus du niveau du sol ; les gratte-ciel socialistes n'étaient pas conçus pour servir d'abri. Au bout de deux ou trois mois, plus personne ne descendait à la cave. Il aurait fallu être fou pour descendre onze étages à pied pour atteindre la cave, parce que les bombardements étaient incessants. Mais quand ils ont inventé ces grenades porcines, on a recommencé à descendre à la cave. Quand ils ont pulvérisé ces quatre étages de l'immeuble de la radio-télévision, pour la première fois j'ai eu peur.

Le journaliste baissa la tête. Il se souvint de la terreur sur le visage de Vesna quand les obus arrivaient, longtemps avant les grenades porcines. Mais qui pourrait affirmer que ses souvenirs étaient plus fiables que ceux de Vesna ?

Il lui acheta un paquet de cigarettes. En prévision de la fête, pour ainsi dire, il prit une caisse de bières en canettes, de la marque qu'elle lui recommanda parce qu'elle était bon marché.

Enko était un de vos amis proches ? demanda-t-elle.

Eh bien, vous me plaisiez plus que lui.

Bien sûr. Je suis une femme. Ce genre de préférences n'est pas important.

Vous étiez importante à mes yeux.

Elle sourit et dit : Je suis désolée, mais je ne me souviens toujours pas de vous.

Rien d'étonnant. Je ne suis resté qu'une semaine ou deux. Et la mère d'Enko est-elle toujours en vie ?

Non. C'était après le deuxième massacre sur le marché, mais je n'arrive pas à me rappeler combien de temps après. Je dois me faire vieille.

Quand Amir arriva, le journaliste ne l'aurait pas reconnu. Devant la boutique de bière et de cigarettes se trouvait autrefois un kiosque à journaux, et à côté il y avait un café ; à la plus proche des tables étaient assis deux petits vieux émaciés dont les cheveux n'étaient plus qu'une mousse grise fanée accrochée à

leur crâne, penchés l'un vers l'autre, leurs mains serrées comme des griffes autour de minuscules tasses de café blanches, qui les regardaient, Vesna et lui, du coin de l'œil. Il se demanda ce qu'ils avaient bien pu voir et entendre. Amir aurait pu être leur grand frère. Il planta son regard dans les yeux du journaliste. Puis, très lentement, il sourit.

Vous pouvez venir chez nous boire le café, dit Denis, qui observait le visage d'Amir. Ma mère pourrait vous parler de l'époque d'avant.

23

La vieille dame raconta : Parfois on aurait dit des étoiles filantes qui tombaient l'une après l'autre. En fait elles étaient jaunes, comme si elles traînaient du feu derrière elles. Mais on savait que c'étaient des balles et des obus. Elles arrivaient par quatre ou cinq à la fois.

Elle lui montra le trou dans la porte de la chambre par où un obus était entré et avait failli tuer Denis dans son berceau. Sur l'étagère à bibelots près de la télévision était posée la vieille paire de jumelles du journaliste.

Sacrées jumelles que vous avez là, dit le journaliste.

Elles appartenaient à un tchetnik, dit Denis. Mon père et lui se sont battus à mains nues. Vous devinez qui a gagné.

Ce ne sont pas des JNA authentiques, quand même, si ?

Ces salauds de Serbes pouvaient avoir tout ce qu'ils voulaient. Ils contrôlaient l'armée ; tout le pays était à leur botte.

24

Le journaliste avait songé à écrire la suite de l'histoire du couple d'ethnie mixte qui avait trouvé la mort sur le Vrbanja Most ; il avait lu l'article dans les journaux, probablement en 1993. Si ses souvenirs étaient exacts, elle était serbe et lui musulman.

En réalité, cette histoire n'est qu'une légende urbaine, expliqua le fils du policier.

Je me souviens d'eux, évidemment, dit la femme du policier. Très romantique. Chaque année on parle d'eux à la télévision.

De fait, le serveur du restaurant à la terrasse duquel la femme du journaliste aimait s'installer pour donner des miettes de pain aux pigeons dit que ça devait être l'anniversaire de leur mort, parce qu'on venait justement de reparler d'eux à la télé. Leurs noms lui échappaient, mais l'un des deux était serbe et l'autre croate, il en était certain.

Le fils du policier avait une amie du nom d'Edina qui se souvenait vaguement de ce malheureux couple. Elle dit : Oh, oui. Les Roméo et Juliette de Sarajevo. Très populaire chez la vieille génération.

Le journaliste laissa tomber et alla s'allonger. Il avait trébuché sur un trottoir et s'était fait mal au dos, ou peut-être aux côtes. Sa tendre épouse lui donna ses calmants. Il ferma les yeux et l'encouragea à sortir. Il voyait bien qu'elle tournait en rond, alors que lui-même n'était plus bon à grand-chose.

Peut-être aurait-il dû écrire un article sur le Chauve. Amir aurait sans doute pu lui fournir des informations, si l'envie lui avait pris de lui en demander. Il s'apprêtait à poser des questions sur la mort d'Enko quand Denis avait dit : Le Chauve a sauvé les livres de la bibliothèque quand personne d'autre n'a eu les couilles de le faire. Les tchetniks bombardaient à tout-va, et il a pris deux hommes...

Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Une balle lui a traversé le cœur, peut-être pendant la guerre. Mais il a survécu. Depuis il avait des problèmes cardiaques. Il est mort après la guerre.

Non, il n'est pas mort d'un arrêt cardiaque, dit Vesna. Il s'est tiré une balle. Mais il s'est bien amusé à l'hôpital avec ma grand-mère ; ils chantaient des chansons ensemble. Quand on le voyait, on n'aurait jamais pu deviner qu'il était mal en point. Quand la famille de Mirjana a fini par être évacuée, ils ont laissé une clé à une autre femme, et le Chauve les a dépouillés ; il a même pris la bouilloire. Alors vous vous souvenez de lui aussi ! Combien de fois vous l'avez rencontré ? Il paraît qu'il était très généreux pour ses amis et très cruel envers ses ennemis.

Qu'est-ce que vous pensez de lui ?

Je n'ai rien à penser de lui. C'était un criminel.

Le lendemain matin, le journaliste et sa femme allèrent se promener du côté du Vrbanja Most. Ils passèrent devant le Holiday Inn, ce qui le surprit ; il ne dit rien, de peur d'ennuyer sa femme. Il faisait chaud, et l'air était moite. – Je déteste cette rue, dit la femme du journaliste. Elle aussi avait mal au dos.

Le journaliste reprit l'un des calmants de sa femme. Sa vie commença alors à devenir aussi charmante que le visage de la Serbe aux cheveux citron illuminé par le soleil quand elle penche la tête en arrière et tire sur sa cigarette.

Donc elle avait vingt-cinq ans et lui vingt-quatre, dit-il en lisant l'inscription. Ils auraient quarante-trois et quarante-deux ans aujourd'hui.

Mais ça s'est passé après ton séjour ici.

Tu as raison, ma chérie. Comment tu te sens ?

Oh, tu sais, dit-elle.

Ils hélèrent un taxi. Traversant tranquillement le Grand Parc, ils passèrent devant le monument aux enfants morts de la guerre. Puis ils se retrouvèrent sur l'autoroute à double voie (directions : Tuzla, Zenica, Mostar, mont Igman). Le journaliste savait que quelque part, devant eux, se trouvait la source de la rivière Bosna, où avaient été bâtis jadis les bunkers de Tito ; de nombreux partisans étaient morts là-bas, quand il faisait moins trente-sept degrés. Il se souvenait d'avoir lu cela quelque part des années auparavant, mais il décida de ne rien dire à sa femme, de peur de se tromper de nouveau. Sa femme se mordait la lèvre ; probablement son mal de dos.

Il se souvenait des rails du tram entre les deux voies de l'autoroute, mais rien d'autre ne lui semblait raccord. Ils arrivèrent bientôt à l'ancienne ligne de front. Il dit au chauffeur de s'arrêter et de les attendre. Il sortit du taxi. Sa femme lui prit la main. Pour la première fois, il put observer les positions ennemies. Il aperçut la maison de retraite, surnommée "Disneyland" à cause de sa façade multicolore, dont la construction était presque achevée quand les Serbes l'avaient occupée. Un déluge de tirs de snipers étaient partis de cet endroit. Aujourd'hui il était livré aux junkies.

Mieux vaut ne pas entrer, dit-il à sa femme. Je ne sais pas s'il reste encore des mines.

Il prit en photo une fenêtre cintrée à travers laquelle poussait un arbre noir, les carreaux des murs troués et grêlés. (Il utilisait encore un appareil à pellicule, bien entendu ; pourquoi aurait-il renoncé à ce qui avait toujours marché pour lui ?) Voir cet horrible endroit livré à la ruine et à l'abandon le réjouit. Il n'en dit rien à sa femme. Des mauvaises herbes, des baies d'églantier, des jeunes noyers et des mûres proliféraient vers les alvéoles de béton noircies, dont certains des plus hauts croisillons étaient tapissés d'herbe. Il y avait un tunnel, semblable à un puits funéraire, qui traversait toute la longueur de l'édifice éventré pour aller se perdre dans la verdure estivale bordant l'autoroute.

J'ai un peu peur de ce que va nous coûter le taxi, avoua-t-il. Ils remontèrent donc en voiture et se dirigèrent vers Centar, passant devant un immeuble résidentiel explosé, Mojmiilo se profilant sur leur droite. Puis ils arrivèrent en vue des gratte-ciel blancs élancés de Centar, se demandant s'il allait se mettre à pleuvoir, car les nuages s'amoncelaient déjà au-dessus d'eux tels des draps chiffonnés.

Là-haut, dit-il, ce pré tout là-bas avec les maisons neuves, je crois que c'est là qu'on a dû s'enfuir en courant. Je portais mon gilet pare-balles, et il était tellement lourd que je suis tombé...

Sa femme lui prit la main.

Réflexion faite, non, dit-il, ce n'était peut-être pas là.

Le lendemain matin, ils quittèrent leur hôtel pour aller se promener d'un pas vif du côté des collines. Quand leur dos recommença à les faire souffrir, comme d'habitude, ils s'assirent contre le vieux mur de pierre à l'ombre des quatre noyers près du Bastion jaune, dont les branches alourdies d'odorantes grappes de fleurs de sureau blanches ployaient au-dessus de leur tête, et puis, loin là-bas, tout au bout de l'étendue de verdure, une profusion de ces autres fleurs blanches que l'on appelle sépultures, délicatement et distinctement dressées au milieu de l'herbe.

LE CHEF

Il n'y a pas de vie sur la terre sans les morts sous la terre.

VELJKO PETROVIŌ, xx^e siècle

1

Ils avaient été amis d'une certaine manière, sans doute plus dans l'esprit de ses parents à lui que dans le leur. S'ils ne s'étaient jamais revus, l'insignifiance de leur lien accidentel aurait été plus évidente, même si, en l'occurrence, il ne repensait que rarement à son enfance ; et quand ses proches parlaient de réunions d'anciens camarades de classe, il affichait ce qu'il supposait être un sourire, endurent à grand-peine la conversation car l'ennui qu'elle lui inspirait ressemblait à un tas de branches moisis recouvrant un trou. Il savait que les autres étaient différents ; il se demandait parfois s'ils s'étaient fait de vrais amis pendant leur jeunesse, ou s'ils avaient même été heureux ; ou encore (ce qui aurait rendu sa propre situation relativement enviable) s'ils cherchaient simplement à entrer dans le commerce des faux souvenirs joyeux. Du peu qu'il s'en souvenait, ses camarades de lycée, même Ivan, avaient toujours brûlé de s'échapper pour pénétrer dans l'univers étincelant au sein duquel ils pourraient demeurer à l'écart des adultes qu'ils étaient eux-mêmes déjà en train de devenir. Il se souvenait à peine de l'endroit qu'il avait fui, tant il l'avait méprisé ; aussi se sentait-il incapable de déterminer

jusqu'à quel point il s'en était éloigné, si tant est qu'il l'avait fait, ce qui le gratifiait dans la mesure où mieux vaut sans doute oublier ce que l'on fuit : les yeux d'Amir observant la scène en silence tandis qu'il interviewait des combattants sous le fracas et la pulsation des obus le long de la ligne de front, et le matin où l'on avait découvert six nouveaux impacts de balles dans la cuisine de la mère d'Enko, et le dédain que lui réservait ce dernier (le sentiment naturel qu'inspire au crucifié l'homme libre qui monte et descend de la croix à sa guise), tout cela il s'en souvenait avec plus de netteté que de ses deux ou trois années de lycée avec Ivan, qui l'avait de même, du moins le supposait-il à l'époque, pris de haut, ou au mieux de biais ; quant à l'opinion qu'avait de lui la mère d'Ivan, il ne l'avait jamais su, même si, la dernière fois qu'il l'avait vue, elle ne devait certainement pas être très contente ; quant au père d'Ivan, il était mort depuis longtemps. Le journaliste (si l'on veut bien lui accorder de se décerner à lui-même ce titre) ne se rappelait pas la maison où Ivan habitait avec sa mère, son frère et sa sœur ; c'était peut-être qu'Ivan ne l'avait jamais invité chez lui ; mais, après tout, nous vivons si cernés par nos souvenirs que nous ignorons à quel point ils sont en réalité peu nombreux. Par exemple, il avait le plus grand mal à convoquer dans son esprit le visage d'Ivan dépourvu de barbe. Il l'avait invité chez lui à deux ou trois reprises. Ivan, qui avait deux ans de plus que lui, avait des amis plus âgés ; et puis Ivan était né ici, dans cette ville, tandis que sa famille à lui avait déménagé si souvent qu'il était incapable de dire d'où il était originaire, ce qui était peut-être la véritable explication au sentiment de solitude qu'il éprouvait à l'époque, même s'il n'avait évidemment jamais envisagé les choses sous cet angle, et croyait ainsi que sa présence était déplaisante aux yeux d'autrui, ce qui la rendait telle en effet. Il était d'une nature impressionnable – louable qualité lorsqu'on est jeune et qu'on a encore une chance de se conformer à ses rêves ; excellente disposition chez un journaliste ; mais grande faiblesse à mesure que l'on devient prisonnier des années et que le meilleur moyen de s'en sortir est de s'en remettre à la plus inébranlable bêtise. Quoi qu'il en soit, il passa le plus clair de sa jeunesse soit à lire et à rêver dans son coin, soit à observer

les autres et à souhaiter s'attirer leur affection. Il lui semblait qu'Ivan, lui, passait son temps à rire et à charmer ses amis véritables. – Ivan est un si gentil garçon, disait sa mère. Ne sachant pas comment s'y prendre pour que le monde l'admire comme il admirait Ivan, il se retirait dans sa chambre.

Un incident les remettait parfois en présence, surtout quand Ivan rendait visite à quelqu'un d'autre. Le plus jeune des deux était peut-être flatté chaque fois qu'Ivan se retrouvait assis à côté de lui – flatté, oui, mais impassible ; il n'avait besoin d'aucune faveur de la part d'Ivan. Chaque fois ils s'appréciaient un peu plus, mais à la manière superficielle qu'ont les adultes de s'apprécier, eux pour qui la convivialité suffit. Les hommes savent ce qu'ils pensent, au moins ; et quiconque affirme penser de même fera l'affaire ; certains peuvent se permettre d'être différents, et tolèrent ce qu'ils ne sont pas capables de comprendre, mais si telle était la règle générale, la Yougoslavie existerait peut-être encore. Or il se trouve qu'Ivan avait passé une année à Zagreb, et qu'il avait même appris la langue, qui à l'époque s'appelait encore le serbo-croate. Pourquoi cet intérêt ? Eh bien il s'avéra qu'il était lui-même croate, ou américano-croate, comme disent les Américains soucieux de tout inclure ; lorsqu'ils étaient enfants, le timide presque ami d'Ivan n'avait jamais entendu parler des Croates ; Ivan était simplement ce garçon plus âgé qu'il aurait dû peut-être prendre pour modèle. L'idée qu'il puisse jamais s'extraire des ténèbres étriquées qui l'entravaient si fidèlement lui passait loin au-dessus de la tête ; aussi était-il incapable d'éprouver même la moindre jalousie à l'égard d'Ivan, lui qui vivait dans la lumière du soleil.

Plus tard ils devinrent journalistes ensemble – simples freelance, bien entendu, étant l'un comme l'autre de doux rêveurs qui n'étaient pas doués pour faire ce qu'on leur disait. En dépit de sa supériorité, Ivan était un rêveur moins méthodique que son ami. Il avait fini par devenir presque obèse, alors que le journaliste était simplement enrobé. Plus affable, pas aussi discipliné, aimant à rester debout toute la nuit à parler de l'Histoire en fumant des cigarettes avec n'importe quel ressortissant des Balkans, parlant plus couramment que jamais le croate, le serbe, le bosniaque, le slovène et toutes ces autres langues qui naguère

n'en formaient qu'une, Ivan se montrait plein de panache plutôt que laborieux durant ces périple. Il avait un métier, il gagnait sa vie ; la Yougoslavie était sa permission de congé. Les yeux brillants, il parlait de Knin et de Tuzla, de Sandjak et de Banja Luka, de Vukovar, de Sarajevo la rebelle. Très occasionnellement, l'autre éprouvait encore le désir d'être comme Ivan, et parfois il le plaignait un peu. Quand c'était possible, il prenait toujours Ivan comme interprète.

Un jour, entre deux missions, alors qu'ils s'étaient retrouvés pour dîner dans leur ville natale, le journaliste but et se montra confus. Ivan le regarda prendre rendez-vous avec une fille de joie revêche de quelque hôtel de passe, puis entreprit de distraire son attention et de le retenir dans un bar, jusqu'à ce que l'heure de son rendez-vous fût passée. Ivan le protégeait ! Le journaliste voulut à tout prix partir à la recherche de la fille, qui avait déguerpi depuis longtemps. Dans le hall, deux hommes se bagarraient. N'importe, le journaliste voulait retrouver la fille. Avec ce rire si doux, presque féminin, qui le caractérisait, Ivan essaya de lui remonter le moral. Ils tournèrent le coin de la rue pour boire un verre dans un autre bar. Ivan était-il navré pour lui ? Il accepta de passer la nuit sur le canapé d'Ivan, dans son appartement en bazar. Il se sentait déçu, irrité, amusé et touché.

Des années plus tard, l'invité d'Ivan semblait avoir trouvé la paix ; peut-être convenait-il d'affirmer ce point de vue de manière plus définitive ; puisque nul en ce monde ne connaît jamais pleinement la mesure de rien sinon de la mort, pourquoi s'attendre à plus de sérénité ? Il conserva ses habitudes, sans parler de ses souvenirs, qui l'emplissaient de fierté à mesure qu'il les corrigeait ; sa santé n'était pas mauvaise ; sa femme l'aimait.

2

À la frontière il y avait de nombreux cars touristiques et un camion Tiško-Benz qui crachait du diesel. Deux policiers montèrent à bord et commencèrent à vérifier les papiers des voyageurs, affichant une attitude moins intimidante que purement formelle ; il était inquiet car sa femme refusait par principe de

sortir son passeport avant la dernière seconde. DOBRO DOŠLI – BIENVENUE, lut-il à l'intérieur d'un rectangle gris. Derrière la barrière de signalisation rouge abaissée au stop se profilait une colline de buissons et d'arbres, encore pleine de mines pour ce qu'il en savait, même si cela aurait été décourageant, et puis ces maisons à un étage au toit rouge et aux volets clos – comme autrefois, ces maisons silencieuses. Le beau drapeau bleu et jaune avec ses étoiles blanches frissonnait à peine.

La barrière se souleva ; le car pénétra dans le nouveau pays. À cet instant, quand il était petit, Ivan devenait tout excité. Du côté droit de la route, un homme se tenait debout derrière sa voiture, son passeport à la main tandis que deux officiels jetaient un œil sous le véhicule, sans doute à la recherche de produits de contrebande ou d'explosifs.

Sa femme était fatiguée. Il regarda le lierre sur un mur effondré.

3

Sur la route Rijecka Krupa, le cyrillique avait été effacé à la bombe aérosol noire sur le panneau bilingue indiquant la direction de Sarajevo-Mostar. Il avait déjà vu cela des années auparavant, au Kosovo, où un vieux Serbe lui avait dit : Nous devons vivre ici. Nous n'avons pas le choix ! – et une jeune et jolie *Serbkina* dont la famille vivait et mourait dans cet endroit depuis trois siècles avait dit, avec un sourire amer : Je ne peux plus traverser ce pont. – L'avaient-ils déjà effacée, elle aussi ? – Un bon citoyen bosniaque avait manifestement voulu affirmer que Rijecka Krupa non plus n'était pas et n'avait jamais été serbe.

Il y avait des vignes, grasses sur leurs tonnelles, des figues et des grenades. Sa femme se réjouit de voir des abricotiers et des pêchers. Et voici qu'apparaissait la tour d'une mosquée.

Au panneau suivant, la main serrant la bombe aérosol avait dû trembler, car la brume noire éclaboussait aussi bien les caractères romains que le cyrillique. Puis vint le panneau indiquant Karatok ; là encore, le cyrillique effacé. Sans trop savoir pourquoi, il n'arrivait pas à prêter attention à autre chose qu'aux panneaux de signalisation. À présent celui de Medjugorje emplissait son

champ de vision ; il ne se souvenait que trop bien de cet endroit ; sa femme désigna du doigt un champ d'oignons. Le panneau de Kelpci était toujours rédigé dans les deux langues, mais sur celui de Čapljina, le cyrillique était noirci comme avant. Sachant ce que cela pouvait de nouveau augurer, il sentit son cœur se serrer et ne broncha pas. Sur les arbres près de l'arrêt de bus, les pêches rosissaient déjà. Ils croisèrent une troupe de jeunes soldats, brun-vert dans leurs tenues de camouflage, qui marchaient d'un pas joyeux en agitant les bras en cadence ; il avait la nausée.

Un soldat s'approcha, son sac de toile serré contre lui de l'épaule à la hanche ; il avançait à petits pas prudents. Puis le car s'éloigna, dépassa des appartements miteux blancs et beiges qui n'avaient pas été brûlés ni criblés de trous ; du linge pendait aux balcons ; mais quelques instants plus tard ils passèrent devant un immeuble de briques crevé d'obscurité. (C'était l'excursion de sa femme ; il ne s'était pas attendu à ressentir quoi que ce soit.) Au moins, dans cette zone, l'artiste local avait laissé intact le cyrillique sur les panneaux de signalisation. Sur les hauteurs, près du fleuve, se dressaient un vieux mur et une tour de pierre. Deux cars touristiques étaient garés en contrebas, en lisière d'un champ de pavot. Sa frayeur nauséuse augmenta d'un cran. Sa femme aperçut des fleurs de pommes de terre blanches.

Les collines semi-arides devant eux lui semblaient maléfiques, simplement parce qu'il se souvenait du temps où il s'attendait à se faire tirer dessus.

À Buna, ils passèrent près d'un long et étroit pont de béton, ou un barrage, qui ressemblait à leur destination mais ne l'était pas, s'aperçut-il. Il avait cru qu'il reconnaîtrait tout de suite les lieux, mais les paysages changent en dix-huit ans, bien sûr, surtout dans les zones de guerre.

Il n'arrivait pas à se rappeler s'ils étaient entrés dans cette ville avant les événements. Il lui semblait que oui, parce qu'il se souvenait d'avoir pris en photo des soldats croates dans les quartiers ouest. Dans un cabinet en acier de son bureau, il avait gardé les négatifs ; à son retour il pourrait les ressortir et les regarder à la loupe, même s'il eût été préférable de ne jamais revoir ces images. Sa femme ferma les yeux ; elle détestait la chaleur, et le siège lui faisait mal au dos.

Trois femmes, debout sur le bas-côté de la route, vendaient des cerises, et il se souvint des deux jolies marchandes de roses avec qui Ivan, Ted et lui avaient flirté pendant les dernières minutes ; les filles leur avaient offert à chacun une fleur, et il ne se rappelait pas ce qu'il avait fait de la sienne ; sans doute l'avait-il épinglée à son gilet pare-balles. Les deux autres roses avaient dû rester dans la voiture. Ils avaient passé un barrage de contrôle serbe avant de rencontrer les marchandes de roses. Puis ils étaient entrés dans le No Man's Land.

4

Ils étaient arrivés, à présent. Sa femme était très fatiguée. Il changea de l'argent à la gare routière, puis ils passèrent en taxi devant un immeuble calciné, adouci avec le temps en une ruine paisible.

Il faisait très humide, les roses étaient presque flétries dans leurs petits pots de terre. À l'hôtel, le serveur leur demanda si c'était la première fois qu'ils venaient ici. Ils commandèrent à déjeuner. À la table voisine, un jeune couple se tenait par la main. Il s'était déjà disputé avec sa femme, et il était triste et furieux qu'elle ne le comprenne pas.

L'appel à la prière du muezzin oscilla merveilleusement par-delà le fleuve. Il vit deux oiseaux dans le ciel. L'eau verte du fleuve descendait les marches de son courant bordé de murets de pierre en ligne droite.

Le jeune couple se dévorait bêtement des yeux ; ils se tenaient la main ; il trouvait cela difficilement supportable.

Sa femme avait les yeux rivés sur son verre de vin, tandis qu'il se souvenait du moment où, après plusieurs jours passés à attendre passivement que la famille d'Ivan vienne récupérer le corps et lui pose toutes les questions qu'on voudrait – d'où l'inquisition du frère d'Ivan, qui voulait naturellement établir grâce à des preuves circonstanciennes la culpabilité du survivant honni, suivie d'un dîner avec la mère épuisée et polie, en compagnie, bien entendu, du frère, lequel, s'avéra-t-il sans ambages, non seulement le tenait pour responsable de la mort d'Ivan mais lui reprochait également de refuser d'endosser cette responsabilité –, il se retrouva